



<http://www.numelyo.bm-lyon.fr>

Les litanies du St-Nom de Jésus expliquées

Auteur :Maréchaux, Bernard, 1849-1927

Date :1907

Cote : SJ A 309/71

Permalien : http://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML_00GOO0100137001104804799

Les Litanies
du
Saint-Nom de Jésus

EXPLIQUÉES

PAR LE RÉVÉRENDISSIME PÈRE
D. BERNARD MARÉCHAUX

ABBÉ DE SAINTE-FRANÇOISE-ROMAINE



PARIS

Gabriel BEAUCHESNE & C^{ie}, Éditeurs

ANCIENNE LIBRAIRIE DELHOMME & BRIGUET

Rue de Rennes, 117

1907

Tous droits réservés.

DÉPÔT A LYON : 3, Avenue de l'Archevêché

BIBLIOTHECA S. J.

Maison Saint-Augustin
ENGHIEN

17.25

A 309 / 71

LES LITANIES
DU SAINT-NOM DE JÉSUS

LES LITANIES
DU
Saint-Nom, de Jésus

EXPLIQUÉES

PAR LE RÉVÉRENDISSIME PÈRE
D. BERNARD MARÉCHAUX
Abbé de Sainte-Françoise-Romaine.



BIBLIOTHÈQUE S. J.

Les Fontaines

60 - CHANTILLY

PARIS

Gabriel BEAUCHESNE & C^{ie}, Éditeurs

ANCIENNE LIBRAIRIE DELHOMME ET BRIGUET

117, rue de Rennes, 117

Tous droits réservés.

1907

DÉPOT A LYON : 3, Avenue de l'Archevêché.

ADPROBATIO ORDINIS

Cum librum adhuc manuscriptum, cui titulus « Les Litanies du Saint Nom de Jésus expliquées par le Révérendissime Père D. Bernard Maréchaux », qua par est diligentia, attente perlegerim, non solum nihil in eo contra theologiam ecclesiasticam vel bonos mores inveni, sed multa in eo reperi sane utillima ad pietatem erga Deum fovendam, juxta sensum SS. Patrum : ideoque — ex parte Ordinis — ut typis demandetur, non permittendum sed potius commendandum, ob fidei pietatisque incrementum, existimo.

Datum Romæ, in cœnobio nostro S. Mariæ Novæ, die 22 nov. 1906.

In quorum fidem,

PLACIDUS M. LUGANO
Revisor ex parte Ordinis
pro scriptis edendis.

Imprimatur :

FR. ALBERTUS LEPIDI, O. PR.
S. P. AP. MAGISTER.

LES LITANIES

DU SAINT-NOM DE JÉSUS

SEIGNEUR, ayez pitié de nous.

Christ, ayez pitié de nous.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Jésus, écoutez-nous.

Jésus, exaucez-nous.

Père céleste qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.

Fils rédempteur du monde, qui êtes Dieu, a. p. de n.

Esprit saint, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.

Trinité sainte, qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de n.

Jésus, Fils du Dieu vivant, ayez pitié de nous.

Jésus, splendeur du Père, ayez pitié de nous.

Jésus, blancheur de la lumière éternelle, a. p. de n.

Jésus, roi de gloire, ayez pitié de nous.

Jésus, soleil de justice, ayez pitié de nous.

Jésus, fils de la Vierge-Marie, ayez pitié de nous.

Jésus aimable, ayez pitié de nous.

Jésus admirable, ayez pitié de nous.

Jésus, Dieu fort, ayez pitié de nous.

Jésus, père du siècle à venir, ayez pitié de nous.

Jésus, ange du grand conseil, ayez pitié de nous.

Jésus très puissant, ayez pitié de nous.
Jésus très patient, ayez pitié de nous.
Jésus très obéissant, ayez pitié de nous.
Jésus doux et humble de cœur, ayez pitié de nous.
Jésus amateur de la chasteté, ayez pitié de nous.
Jésus notre ami, ayez pitié de nous.
Jésus, Dieu de la paix, ayez pitié de nous.
Jésus, auteur de la vie, ayez pitié de nous.
Jésus, modèle des vertus, ayez pitié de nous.
Jésus plein de zèle pour les âmes, ayez pitié de nous.
Jésus, notre Dieu, ayez pitié de nous.
Jésus, notre refuge, ayez pitié de nous.
Jésus, père des pauvres, ayez pitié de nous.
Jésus, trésor des fidèles, ayez pitié de nous.
Jésus, bon pasteur, ayez pitié de nous.
Jésus, vraie lumière, ayez pitié de nous.
Jésus, sagesse éternelle, ayez pitié de nous.
Jésus, bonté infinie, ayez pitié de nous.
Jésus, notre voie et notre vie, ayez pitié de nous.
Jésus, joie des anges, ayez pitié de nous.
Jésus, roi des patriarches, ayez pitié de nous.
Jésus, maître des apôtres, ayez pitié de nous.
Jésus, docteur des évangélistes, ayez pitié de nous.
Jésus, force des martyrs, ayez pitié de nous.
Jésus, lumière des confesseurs, ayez pitié de nous.
Jésus, pureté des vierges, ayez pitié de nous.
Jésus, couronne de tous les saints, ayez pitié de nous.
Soyez-nous propice, épargnez-nous, Jésus.
Soyez-nous propice, exaucez-nous, Jésus.

Jésus très puissant, ayez pitié de nous.
Jésus très patient, ayez pitié de nous.
Jésus très obéissant, ayez pitié de nous.
Jésus doux et humble de cœur, ayez pitié de nous.
Jésus amateur de la chasteté, ayez pitié de nous.
Jésus notre ami, ayez pitié de nous.
Jésus, Dieu de la paix, ayez pitié de nous.
Jésus, auteur de la vie, ayez pitié de nous.
Jésus, modèle des vertus, ayez pitié de nous.
Jésus plein de zèle pour les âmes, ayez pitié de nous.
Jésus, notre Dieu, ayez pitié de nous.
Jésus, notre refuge, ayez pitié de nous.
Jésus, père des pauvres, ayez pitié de nous.
Jésus, trésor des fidèles, ayez pitié de nous.
Jésus, bon pasteur, ayez pitié de nous.
Jésus, vraie lumière, ayez pitié de nous.
Jésus, sagesse éternelle, ayez pitié de nous.
Jésus, bonté infinie, ayez pitié de nous.
Jésus, notre voie et notre vie, ayez pitié de nous.
Jésus, joie des anges, ayez pitié de nous.
Jésus, roi des patriarches, ayez pitié de nous.
Jésus, maître des apôtres, ayez pitié de nous.
Jésus, docteur des évangélistes, ayez pitié de nous.
Jésus, force des martyrs, ayez pitié de nous.
Jésus, lumière des confesseurs, ayez pitié de nous.
Jésus, pureté des vierges, ayez pitié de nous.
Jésus, couronne de tous les saints, ayez pitié de nous.
Soyez-nous propice, épargnez-nous, Jésus.
Soyez-nous propice, exaucez-nous, Jésus.

De tout mal, délivrez-nous, Jésus.
De tout péché, délivrez-nous, Jésus.
De votre colère, délivrez-nous, Jésus.
Des embûches du diable, délivrez-nous, Jésus.
De l'esprit de fornication, délivrez-nous, Jésus.
De la mort éternelle, délivrez-nous, Jésus.
De la négligence de vos inspirations, déliv.-n., Jésus.
Par le mystère de votre sainte incarnation, d.-n , J.
Par votre nativité, délivrez-nous, Jésus.
Par votre enfance, délivrez-nous Jésus.
Par votre vie très divine, délivrez-nous, Jésus.
Par vos labeurs, délivrez-nous. Jésus.
Par votre agonie et votre passion, déliv.-nous, Jésus.
Par votre croix et votre déréliction, déliv.-n., Jésus,
Par vos langueurs, délivrez-nous, Jésus.
Par votre mort et votre sépulture, délivrez-n., Jésus.
Par votre résurrection, délivrez-nous, Jésus.
Par votre ascension, délivrez-nous, Jésus.
Par votre institution de la très sainte eucharistie, d.-n., J.
Par vos joies, délivrez-nous, Jésus.
Par votre gloire, délivrez-nous, Jésus.
Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde,
épargnez-nous, Jésus.
Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde,
exaucez-nous, Jésus.
Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde,
ayez pitié de nous, Jésus.
Jésus, écoutez-nous.
Jésus, exaucez-nous.

VIII LES LITNIAES DU SAINT-NOM DE JÉSUS

PRIONS

Seigneur Jésus, qui avez dit : Demandez et vous recevrez ; cherchez et vous trouverez ; frappez et on vous ouvrira : nous vous en prions, accordez-nous, sur notre demande, l'affection de votre très divin amour, afin que, vous aimant de tout cœur, de bouche et d'œuvre, nous ne cessions jamais de vous louer.

Faites-nous, ô Seigneur, avoir pour toujours la crainte et l'amour de votre très saint Nom : parce que vous ne privez jamais des soins de votre providence, ceux que vous établissez dans la solidité de votre dilection. Par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi-soit-il.

PRIÈRE

Donnez-nous, Seigneur Jésus, d'être revêtus des vertus et enflammés des affections de votre très saint Cœur : afin que nous méritions d'être conformes à l'image de votre bonté et participants à votre rédemption. Vous qui vivez et réglez dans les siècles des siècles. Ainsi-soit-il.

LES LITANIES

du Saint-Nom de Jésus

LA CONNAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST

« La vie éternelle, dit le Sauveur lui-même, consiste à vous connaître, ô vous le seul vrai Dieu, et Celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ (*Joan. XVII, 3*). »

O sublime déclaration ! O connaissance admirable, qui, dès cette misérable vie, nous initie à la vie éternelle ! Cette connaissance a un double objet : Dieu et Celui que Dieu a envoyé ; le Père et son Fils incarné. Mais en réalité ce double objet se réduit à un objet unique. En connaissant le Fils, on connaît aussi le Père. « Si vous me connaissiez, dit Jésus à ses apôtres, vous connaîtriez aussi mon Père (*Joan. XIV, 7*). »

Toute la science divine, toute la vie de l'âme chrétienne, se ramène donc à la connaissance et à l'amour de Jésus-Christ. Le connaître, c'est du même coup connaître le Père qui l'a engendré, le Saint-Esprit qui procède de Lui comme du Père. Le connaître, c'est pénétrer dans la profondeur des mystères de l'Incarnation et de la Rédemption. Le connaître, c'est connaître l'Eglise son épouse, l'Eglise société des hommes rachetés ; c'est aussi se connaître soi-même, c'est comprendre l'énigme de notre nature viciée en son origine, mais susceptible d'être guérie et réhabilitée par la grâce du Rédempteur.

Puissent les réflexions qui accompagneront ces litanies, aider les âmes chrétiennes à entrer plus avant dans la connaissance béatifiante de Jésus-Christ !

Peut-être certaines âmes, à force de considérer Jésus dans son humanité, oublient-elles trop facilement qu'il est le Dieu éternel. Ces litanies du Saint-Nom de Jésus, qui nous mettent sous les yeux les ineffables

abaissements du Verbe incarné, nous rappellent comme par un fréquent retour d'attention à la contemplation de sa majesté divine. Unissant les deux points de vue, les complétant l'un par l'autre, nous admirons, avec une sorte de religieux effroi, de quelle hauteur le Verbe est descendu, pour se prodiguer dans la chair au salut du genre humain ; et notre amour pour lui, notre reconnaissance envers lui, s'augmentent du saisissement que nous cause un si prodigieux spectacle.

Abordons, sous la conduite de l'Eglise, ces invocations, ces adjurations si suggestives.

Tout d'abord, élevons nos pensées et nos cœurs jusqu'à la Trinité suradorable et trois fois sainte :

Seigneur, ayez pitié de nous.

Christ, ayez pitié de nous.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Père céleste, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.

Fils, rédempteur du monde, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.

Toute la science divine, toute la vie de l'âme chrétienne, se ramène donc à la connaissance et à l'amour de Jésus-Christ. Le connaître, c'est du même coup connaître le Père qui l'a engendré, le Saint-Esprit qui procède de Lui comme du Père. Le connaître, c'est pénétrer dans la profondeur des mystères de l'Incarnation et de la Rédemption. Le connaître, c'est connaître l'Eglise son épouse, l'Eglise société des hommes rachetés ; c'est aussi se connaître soi-même, c'est comprendre l'énigme de notre nature viciée en son origine, mais susceptible d'être guérie et réhabilitée par la grâce du Rédempteur.

Puissent les réflexions qui accompagneront ces litanies, aider les âmes chrétiennes à entrer plus avant dans la connaissance béatifiante de Jésus-Christ !

Peut-être certaines âmes, à force de considérer Jésus dans son humanité, oublient-elles trop facilement qu'il est le Dieu éternel. Ces litanies du Saint-Nom de Jésus, qui nous mettent sous les yeux les ineffables

abaissements du Verbe incarné, nous rappellent comme par un fréquent retour d'attention à la contemplation de sa majesté divine. Unissant les deux points de vue, les complétant l'un par l'autre, nous admirons, avec une sorte de religieux effroi, de quelle hauteur le Verbe est descendu, pour se prodiguer dans la chair au salut du genre humain ; et notre amour pour lui, notre reconnaissance envers lui, s'augmentent du saisissement que nous cause un si prodigieux spectacle.

Abordons, sous la conduite de l'Eglise, ces invocations, ces adjurations si suggestives.

Tout d'abord, élevons nos pensées et nos cœurs jusqu'à la Trinité suradorable et trois fois sainte :

Seigneur, ayez pitié de nous.

Christ, ayez pitié de nous.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Père céleste, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.

Fils, rédempteur du monde, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.

4 LES LITANIES DU SAINT-NOM DE JÉSUS

Esprit saint, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.

Trinité sainte, qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de nous.

Après avoir adoré la Très Sainte Trinité dans la distinction des Personnes et dans l'unité de la nature divine, arrêtons-nous à la seconde Personne, à celle que les Pères nomment la Personne du milieu, au Fils qui s'est incarné pour nous, et crions-lui :

I

Jesu, Fili Dei vivi,

Miserere nobis.

Jésus, Fils du Dieu vivant,

Ayez pitié de nous.

JÉSUS est le propre Fils de Dieu, le Fils du Dieu vivant ; c'est là son titre essentiel.

Un jour qu'il était entouré de ses apôtres, Jésus leur demanda : « Que disent les hommes qu'est le fils de l'homme ? » Les apôtres lui rapportèrent les vaines opinions qui couraient par le monde au sujet de sa personne sacrée. « Et vous, continua le Sauveur, qui dites-vous que je suis ? » Saint Pierre, prenant la parole, au nom de tous, s'exclama : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. » A cette substantielle confession, Jésus tressaillit, et il dit à son apôtre : « Heureux es-tu, Simon fils de Jean ; car ce n'est pas de la chair et du sang que tu tiens cette

révélation, mais bien de mon Père qui est dans les cieux (*Mat. XVI, 17*). »

Voilà donc ce que la chair et le sang sont impuissants à discerner et à comprendre ; voilà ce qui ne peut être saisi que par une révélation du Père céleste : à savoir, que Jésus soit le Fils du Dieu vivant.

Cette définition a une portée immense ; elle relève Jésus infiniment au-dessus de toute créature visible et invisible. Il n'est pas Dieu par une participation lointaine à certaines qualités divines, comme ceux auxquels il est dit : *Vous êtes des dieux* (*Ps. LXXXI, 6*). Il est Dieu par essence, par communauté de nature avec le Père qui lui dit : « Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui (*Ps. II, 7*). »

Répétons à Jésus la parole de Pierre : *Vous êtes le Fils du Dieu vivant !* « Parole de vie, dit saint Léon, qui nous arrache au monde, et qui nous insère dans le ciel ! » Parole qui renferme toute la substance de la foi chrétienne ! Saint Pierre, en la prononçant, remarque saint Hilaire, ne mettait pas en doute la vérité de la nature humaine dans le Seigneur ; mais, au-delà du champ de vision sensible, il reconnaissait, il confessait en lui, avec la personnalité du Verbe,

la nature divine : sa confession embrassait Jésus tout entier.

Et c'est pourquoi elle est le fondement de l'Eglise ; car l'Eglise ne subsiste que par l'intégrité et l'incorruptibilité de sa foi en Jésus-Christ. C'est pourquoi elle est l'extermination des hérésies ; car les hérésies vont toutes à nier Jésus, à *dissoudre* Jésus, en révoquant en doute soit sa divinité, soit son humanité, ou bien en essayant de rompre le lien qui les unit inséparablement dans la personnalité du Verbe.

Aujourd'hui comme autrefois, les efforts de Satan et du monde visent à faire descendre Jésus, des hauteurs de la divinité, dans la sphère mouvante des opinions humaines. On le reconnaîtra volontiers pour un insigne bienfaiteur de l'humanité, pour un rare éducateur d'âmes, pour un surprenant thérapeute.... Il est mieux que cela, répond l'Eglise par la voix de Pierre, il est tout autre chose que cela !.... Et qu'est-il donc ? Il est le Fils du Dieu vivant !

Oui, ô Jésus, vous êtes le Fils du Dieu vivant. Vous avez été engendré de toute éternité par le Père, Dieu de Dieu, Lumière de Lumière, vrai Dieu de vrai Dieu. Nous vous saluons, nous vous adorons, nous vous implorons, en cette

qualité essentielle qui vous sépare infiniment de toute créature. De votre côté, ayez compassion de nous, ô Fils du Dieu vivant, et accroissez la lumière de la foi dans nos cœurs ; ne permettez pas que nous nous laissions jamais aller aux fluctuations des opinions humaines ; fixez-nous, arrêtez-nous dans la confession de l'éternelle vérité. Faites aussi que notre vie soit en harmonie avec ce que confesse notre bouche, qu'elle n'ait rien de commun avec les ténèbres du péché, qu'elle se développe en pureté et en lumière jusqu'à la pleine révélation de votre gloire !

Jésus, Fils du Dieu vivant, ayez pitié de nous.

II

Jesu, splendor Patris,
Jesu, candor lucis æternæ,
Miserere nobis.

*Jésus, splendeur du Père,
Jésus, blancheur de la lumière éternelle,
Ayez pitié de nous.*

N'oublions pas que, dans ces litanies, c'est l'Eglise qui parle, et elle parle à Jésus-Christ son Epoux. Ses paroles respirent l'admiration et la tendresse. Louant son Epoux, elle le loue de cette éclatante beauté qui la transporte et qui la ravit.

Il est le Fils du Père ; il a été engendré par lui, dans les splendeurs de l'éternité, comme une émanation de l'intelligence divine. Une faible image de cette génération inénarrable apparaît dans la production du verbe humain, par lequel notre esprit se représente intelligiblement un objet, dont l'image a frappé les organes des sens.

Ce verbe humain est une lumière, mais une lumière accidentelle, intermittente, qui jette son éclat, puis qui disparaît. Ah ! combien est différent le Verbe divin, vivante et substantielle image du Père qui l'engendre, dans lequel subsiste et s'épanouit la plénitude de la nature divine, qui est une Personne incréée ! Il est la Lumière par essence ; il représente, il exprime l'être divin, parce qu'il le possède sans diminution, en son infinité ; en un mot, il est en Dieu comme personnellement distinct du Père, et il est Dieu comme n'étant avec lui qu'une même nature. *Et Verbum erat apud Deum et Deus erat Verbum* (Joan. I, 1).

Si éblouissante est la splendeur du Verbe, si pénétrant son rayonnement, qu'il « éclaire tout homme venant en ce monde (Joan. I, 9) ». Tout être qui pense et qui sait est touché d'un reflet de cette lumière, sans laquelle il n'y aurait ni pensée ni connaissance. De même que sans le Verbe rien n'a été fait, de même tout ce qui a été fait préexiste en lui d'une certaine manière à l'état lumineux et vivant, comme le plan d'un édifice préexiste dans l'esprit de l'architecte. Le Verbe porte en lui les raisons éternelles, les archétypes qui ont présidé à la création du

monde. Les créatures n'existent que parce qu'il les a préalablement connues et voulues ; leur être temporel dépend de sa science et de son vouloir divin.

Tel est le Verbe, « par lequel toutes choses ont été faites » ; le Verbe, splendeur du Père et blancheur de la lumière éternelle. Il est certes resplendissant comme le soleil à son midi ; mais, pour nous sur cette terre, il tempère ses rayons, il est blanc et caressant comme la première clarté du jour. Le mot *splendeur* ferait craindre qu'il n'éblouisse ; le mot *blancheur* nous le montre récréant la vue comme l'aube qui s'épanouit.

Ces deux expressions sont tirées des saintes Ecritures. Saint Paul appelle Notre Seigneur « la splendeur de la gloire » du Père (*Heb. I, 3*). Le livre de la Sagesse nomme celle-ci « la blancheur de la lumière éternelle (*Sap. VII, 26*) ».

Toutes deux, elles expriment sans équivoque la consubstantialité du Père et du Fils ; l'éclat, le resplendissement de la lumière, c'est encore de la lumière. En même temps elles nous révèlent un acte par lequel l'être divin, qui est lumière, s'épanche et se communique, sans sortir de lui-même.

O Jésus, splendeur du Père, blancheur et éclat de la lumière éternelle, je vous adore en cet acte éternel par lequel le Père vous communique sa nature incréée ; je vous adore en cette lumière inaccessible, en cette gloire incommunicable, qui est le milieu même de votre naissance. Eclairez mon âme, non pas seulement de cette lumière naturelle qui la rend pensante, mais de cette lumière supérieure dans laquelle la Trinité se manifeste et qui la rend croyante. Faites que mon âme reste en cette lumière, vive et grandisse en cette lumière, qui est l'aube pour elle de la bienheureuse éternité.

III

Jesu, rex gloriæ,

Miserere nobis.

Jesus, roi de gloire,

Ayez pitié de nous.

SAINTE Paul nomme Jésus « le Seigneur de gloire ». « Si, dit-il, les princes de ce siècle avaient connu le Seigneur de gloire, ils ne l'auraient pas crucifié (*I Cor. II, 8*). » Les princes de ce siècle, dans le style apostolique, ce sont les démons ; l'humilité du Verbe aveugla ces esprits orgueilleux, ils ne reconnurent pas le Seigneur de gloire en Jésus de Nazareth, ils se saisirent de lui et ils le crucifièrent par les mains des Juifs, qui furent les dociles instruments de leur haine déicide.

Seules les âmes humbles, étant illuminées de Dieu, reconnurent, sous la livrée d'une chair infirme, le Seigneur, le Roi de gloire, c'est-à-dire

Celui à qui toute gloire est due. Par le fait même que toute gloire lui est due, il n'est pas une créature, il est Dieu ; car à Dieu seul sont dus l'honneur et la gloire (*I Tim. I, 17.*).

Il est roi, et, comme l'avait annoncé Isaïe il paraît en ce monde, tout en naissant dans une étable, avec le signe de sa principauté sur son épaule (*Is. IX, 6*). Il est roi, et sa royauté mystérieuse, proclamée par une étoile, fait trembler Hérode ; il est roi, et sa royauté aspergée de sang, conspuée par les Juifs, donne le frisson à Pilate.

« Mon royaume n'est pas de ce monde », dit Jésus à ce Romain pour le rassurer, mais il n'y réussit pas ; Pilate demeure troublé et inquiet ; c'est comme roi que Jésus de Nazareth est condamné à mort ; l'écriteau de la croix à laquelle il est attaché porte une affirmation en trois langues de son inamissible royauté. En vain les Juifs cherchent-ils à obtenir le changement de l'inscription ; faible pour tout le reste, sur ce point Pilate leur tient tête.

C'est en effet sur la croix que la royauté de Jésus se déclare ; c'est de là qu'elle étend son rayonnement victorieux jusqu'aux extrémités du monde. *Dominus regnavit a ligno*. Même humai-

nement, la croix a cessé d'être un objet d'ignominie, elle est devenue un titre d'honneur. Au jour du jugement, elle apparaîtra dans les cieux plus étincelante que le soleil ; et tous les genoux ploieront devant la royauté de gloire de Jésus.

O Roi de gloire, nous n'attendons pas le jour formidable du jugement pour reconnaître votre royauté : dès maintenant, et dans les ombres mêmes de cette vie, nous l'acclamons, nous nous soumettons à elle avec amour.

Sainte Thérèse tressaillait dans les fibres les plus intimes de son cœur, quand elle entendait chanter ces mots du symbole : *Et son règne n'aura pas de fin*. A l'exemple de la séraphique sainte, nous aspirons, ô grand Roi, après l'avènement de votre règne, règne sublime de vérité, de justice et d'amour ! Ici-bas le mensonge nous enlace, l'injustice nous opprime, la haine nous poursuit. Mais nous savons que les ténèbres ne sauraient prévaloir contre la lumière, ni la malice des hommes contre la sagesse de Dieu (*Sap. VII, 30*). Nous vivons de cette ferme espérance.

Nous sommes assurés qu'un jour viendra où le règne du mensonge et du mal sera exterminé. Ce que nous vous demandons en outre, ô Roi de gloire, quand nous prions pour l'avènement

de votre règne, c'est qu'il vous plaise triompher, par un suprême effort d'amour, de la dureté et de l'ingratitude des hommes. Avant même le triomphe éternel qui vous est dû, nous soupirons après le règne temporel de votre Sacré-Cœur. — Oui, faites paraître vos charmes irrésistibles, faites rayonner votre beauté devant laquelle s'éclipse toute autre beauté ; et puis avancez, produisez-vous glorieusement, et régnez ! Que tous les hommes tombent en adoration devant votre beauté divine, qu'ils s'avouent vaincus par votre éternel amour ! Ainsi soit-il !

IV

Jesu, sol justitiæ,

Miserere nobis.

Jésus, soleil de justice,

Ayez pitié de nous.

« **P**OUR vous qui craignez mon nom, dit le Seigneur en Malachie (IV, 2), se lèvera le soleil de justice. » Ce soleil de justice était le Messie promis : comme le soleil ramène le jour dans notre hémisphère, ainsi le Messie devait ramener la justice sur la terre.

Zacharie saisit la première aube de ce soleil, quand il s'écria, s'adressant à saint Jean son fils : « Et toi, enfant, tu seras le prophète du Très-Haut ; tu marcheras devant la face du Seigneur, afin de préparer ses voies... par les entrailles de la miséricorde de Dieu, grâce auxquelles il nous a visités, se levant au plus haut du ciel pour illuminer ceux qui sont assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort (*Luc. I, 76-80*). »

A son tour, le vieillard Siméon salue, en termes extatiques, « la lumière qui se lève pour éclairer les nations, et pour glorifier Israël son peuple (*Luc. II, 32*) ».

Alors pointait à peine l'aube du divin soleil. Il se leva, mais il demeura volontairement caché durant de longues années dans un impénétrable brouillard à Nazareth ; il rayonna ensuite par la prédication et les miracles, mais il fut comme recouvert par les nuages qu'amoncela la haineuse mauvaise foi des Juifs : c'est seulement, après avoir passé par la nuit momentanée du Calvaire, que, montant à son zénith, il lança des feux tellement ardents qu'ils créèrent enfin le plein jour.

L'Eglise apparut, au sortir du cénacle, visitée, illuminée, vivifiée par le divin soleil. Les ténèbres de l'idolatrie se dissipèrent, les ténèbres du péché furent refoulées. La terre, auparavant inféconde, se couvrit de fleurs célestes et produisit des fruits saints. Un grand renouvellement eut lieu ; l'humanité entra dans un ordre de choses insoupçonné. « Le soleil de justice, comme chante l'Eglise, détruisit l'antique malédiction et conféra la bénédiction ; il mit la mort en fuite, et donna la vie éternelle. »

Hélas ! aujourd'hui, quel spectacle afflige nos yeux ? Les ténèbres montent de toutes parts du « puits de l'abîme », se répandent sur la terre, et cherchent à voiler la face du soleil de justice. Est-ce la nuit qui revient ? Non, hommes de peu de foi, la nuit ne reviendra pas ; le soleil de justice ne connaît pas de déclin ; il ne cesse pas de luire et de commander à la marche de l'humanité ; les ténèbres qui s'insurgent contre lui, sont des ténèbres factices.

Nous, croyants, nous savons bien que sa lumière n'a pas disparu : car nous nous baignons, nous nous réchauffons dans cette lumière. Et ceux-mêmes qui la nient n'échappent pas à son rayonnement : la préoccupation des impies est de contrefaire la pensée et l'action chrétiennes. Le divin soleil est toujours présent, puisqu'il est un signe de contradiction.

L'homme, hélas ! a la triste puissance de se soustraire à ses rayons, en s'enfonçant volontairement dans les ténèbres du péché. Le péché naît des ténèbres, il se complaît dans les ténèbres, il produit des ténèbres toujours plus épaisses. Il arrive ainsi que l'impie s'enveloppe de nuit, même en plein jour. Et, quand le nombre des impies va se multipliant, il semble que la nuit

gagne et envahit tout. Mais ce n'est qu'une apparence : en réalité, la lumière brille toujours pour les âmes droites.

O Jésus, soleil de justice, par la puissance de rayonnement qui est vôtre, chassez de nos âmes les ténèbres du péché. Visitez nos consciences, et par cette visite purifiez-les, faites-y le plein jour, *conscientias visitando purifica*. Si les consciences renaissent ainsi à la lumière, la nuit aura cessé de déployer sur le monde son funeste manteau.

O soleil de justice, rayonnez dans l'intime des cœurs, rayonnez dans votre Eglise, et par votre Eglise rayonnez sur le monde. Ainsi-soit-il !

V

Jesu, Fili Mariæ Virginis.

Miserere nobis.

Jésus, fils de la Vierge Marie,

Ayez pitié de nous.

IL nous est singulièrement doux d'appeler Jésus, lui qui est le Fils du Dieu vivant, avec non moins de vérité, le fils de la Vierge Marie. C'est le même Dieu, Fils du Père dans l'éternité, fils dans le temps de la Vierge Marie. Et, comme le chante le symbole catholique, c'est pour nous hommes, c'est pour notre salut, que le Fils de Dieu est devenu le fils de Marie.

Adorons-le fidèlement, dans l'unité de sa Personne divine, comme dans la dualité de ses natures divine et humaine. Comprenons clairement que ces deux natures, dans le lien personnel qui les unit, demeurent distinctes et immiscibles : qu'elles conservent chacune, sans altération, leurs

qualités caractéristiques et leurs manières d'opérer. Elles ne sont pas comme deux substances qui se combinent, ni même comme l'eau et le vin qui se confondent, mais plutôt comme l'eau et l'huile qui restent distinctes dans le même vase. Par suite le Verbe incarné, qui a deux natures, a également deux volontés, et conséquemment aussi il a deux opérations.

La divinité est inaltérable ; elle ne saurait entrer en composition intime, en unité de substance, avec une nature créée ; elle ne se fusionne pas avec l'humanité que le Verbe a miséricordieusement revêtue. Mais celle-ci est merveilleusement surélevée et foncièrement déifiée par son union personnelle avec le Verbe, en ce sens qu'étant devenue l'appartenance du Verbe, elle produit des opérations qui sont à la fois divines et humaines.

Il est nécessaire de poser nettement ces principes, qui ont été définis par les premiers conciles dans la lutte contre les grandes hérésies. L'acte de foi s'en éclaire magnifiquement ; et il embrasse ainsi Jésus tout entier, Jésus tel qu'il est.

Cette foi lumineuse produit dans l'âme chrétienne un sentiment de dévotion tendre et con-

fiance ; car la dévotion ne se dilate à l'aise qu'autant qu'elle s'épanouit dans la vérité.

Nous parlons de dévotion *tendre et confiante*. L'œuvre de notre salut se résume en cette formule : le Fils de Dieu s'est fait homme pour donner aux hommes la puissance de devenir enfants de Dieu (*Joan. I, 12*). Ce Fils de Dieu fait homme, nous le tenons par la foi, nous l'attirons à nous par l'espérance, nous en jouissons par l'amour : ne doutons pas que la grâce de l'adoption divine ne nous transforme heureusement en enfants de Dieu. Le côté le plus incompréhensible du mystère, celui qui regarde la sainte incarnation, s'est accompli ; l'autre côté, celui qui nous concerne, s'accomplira, si nous avons la foi, si nous sommes dociles et confiants, si nous prions avec persévérance.

O Jésus, qui, de riche que vous étiez en votre nature divine, vous êtes fait pauvre, et si pauvre, pour nous, en votre nature humaine, afin de nous enrichir par votre dénûment (*II Cor. VIII, 9*) ; ô Jésus, qui, possédant l'être de Dieu, étant à même de vous dire sans usurpation aucune l'égal de Dieu, vous êtes annihilé en prenant un être humain, et qui avez paru ici-bas en tout semblable à un homme (*Phil. II, 6, 7*) ; donnez-

nous de comprendre quelque chose à l'amour qui vous a réduit à cette annihilation de vous-même, et surtout donnez-nous de correspondre à cet amour ; ne permettez pas que les torrents de grâce, résultant de votre descente miséricordieuse parmi nous, et destinés à nous soulever jusqu'au ciel, soient perdus par notre faute.

« O doux Jésus ! ô compatissant Jésus ! ô Jésus fils de Marie ! » chante l'Eglise. Si vous cherchez le secret de la douceur de Jésus, de la compassion débordante de Jésus, écoutez : Il est fils de Marie. Sans doute, l'amour éternel de Dieu ne s'est pas accru, par le fait qu'il a pris un organe humain de ses miséricordes ; mais, par cet organe, il se manifeste à nous, il se donne à nous, il nous touche, il nous pénètre. Grâce à Jésus fils de Marie, nous comprenons, nous goûtons la charité de Dieu. Nous nous exclamons : « Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique, *sic Deus dilexit mundum !* (Joan. III, 16). »

O Jésus, fils de Marie, ayez pitié de nous !

VI

Jesu amabilis,

Miserere nobis.

Jésus aimable,

Ayez pitié de nous.

NE nous laissons pas de le redire, le premier sentiment qu'éveille en nos cœurs la sainte incarnation du Verbe, est l'amour.

Dieu est en lui-même infiniment aimable ; il mérite souverainement d'être aimé. Une créature raisonnable, dont les affections sont saines, ne saurait être insensible aux charmes de la bonté divine ; elle est attirée puissamment vers elle, elle comprend et elle sent qu'à l'aimer, et seulement à l'aimer, elle trouve l'épanouissement plénier de son être et sa béatitude finale.

Dieu est la sainteté, il est la justice, comme il est la bonté. Cette sainteté nous pénètre de respect et d'adoration ; cette justice nous ins-

pire la crainte de lui déplaire. Ces sentiments s'harmonisent fort bien avec l'amour ; bien plus, sans respect et sans crainte, il n'est pas de véritable amour.

Dans l'homme pécheur, avant la sainte incarnation, cet heureux équilibre de crainte et d'amour n'existait pas. La pauvre créature humaine, dépravée en ses affections, était devenue incapable de goûter la bonté de Dieu. Ayant conscience d'un péché dont l'empreinte demeurerait ineffaçable, elle était saisie vis-à-vis de son créateur d'une insurmontable crainte. A la lettre, elle avait peur de Dieu. Elle voyait en lui un justicier terrible, à la vengeance duquel il lui fallait à tout prix se dérober. C'était un dire universel que la vue de Dieu, ou même sa parole directe, tuait le pécheur. « Parle-nous, et nous t'écouterons, disent les Hébreux à Moïse ; que Dieu ne nous parle pas, cela pourrait nous faire mourir (*Ex. XX, 19*). » Telle était l'attitude de l'homme vis-à-vis de Dieu, avant la loi de grâce.

Cette crainte était alors un frein nécessaire : Dieu l'entretenait par le formidable appareil de ses apparitions au Sinaï, par la sévérité des châtiments infligés aux prévaricateurs de sa loi.

Mais, s'il est dans la nature divine de se faire craindre, il est bien davantage dans l'intimité de cette nature de se faire aimer.

Dieu se rendit donc aimable, et comment ? En se dépouillant, non seulement de sa juste sévérité vis-à-vis du pécheur, mais encore de sa majesté qui le tenait à distance ; en se rapprochant de nous, en se mêlant à nous ; et, pour tout dire en un mot, en se faisant homme comme nous. Le voilà, ce Dieu grand et terrible ; il s'est fait homme, c'est un petit enfant. Il a pris sur lui notre dénûment, nos misères, nos souffrances ; il s'est rendu le compagnon de notre destinée douloureuse depuis le berceau jusqu'à la tombe.

Approchez sans crainte de ce Fils du Très-Haut qui est pour nous l'Enfant Jésus. Il se présente à nos yeux avec tous les charmes d'un nouveau-né ; il a les mains et les pieds emprisonnés dans des langes ; il est certes impuissant à lancer la foudre. Que fait-il en cette étable et dans cette crèche ? Il se rend aimable, il attire suavement, il ravit nos cœurs ; il les attendrit aussi, car dès sa naissance il commence à souffrir pour nous, sa crèche est un prélude de la croix.

« Grand est le Seigneur, et louable à l'excès », chantait autrefois le Psalmiste. « Petit est le Seigneur, et aimable à l'excès », chante saint Bernard, au spectacle de la crèche de Bethléem.

Comment ne pas aimer celui qui nous aime de la sorte, qui se rend ainsi aimable ?

Ah ! Jésus, mon doux Sauveur, je vous aime. Non pas, ô Seigneur, que je veuille mettre de côté votre crainte ; je sens trop bien qu'elle m'est nécessaire, pour me tenir en garde contre les surprises du péché. Mais cette crainte ne sera pas la peur des Israélites au pied du Sinaï ; elle sera une crainte confiante et filiale, qui, purifiant mon âme, la mettra à même de sentir et de suivre les attraits de votre amour.

Ces attraits ravissent mon cœur ; je m'y abandonne sans réserve ; je vous aime, ô Jésus, oui je vous aime.

VII

Jesu admirabilis, Jesu Deus fortis,

Miserere nobis.

Jésus admirable, Jésus Dieu fort,

Ayez pitié de nous.

UN sentiment, qui se mêle nécessairement à l'amour, devant l'humble crèche où gît le Dieu Enfant, le Verbe incarné, est l'admiration.

« Un petit enfant nous est né, clamait Isaïe il y a bien des siècles, un enfant nous a été donné ; il porte sur son épaule le signe de sa puissance, et son nom est l'Admirable (*Is. IX, 6*). »

Ainsi voilà le nom de ce petit enfant, avant que le nom de Jésus lui fût apporté du ciel ; l'Admirable !

Il est l'Admirable : pourquoi ? Parce que, dans les membres de ce nouveau-né, c'est le

propre et consubstantiel Fils de Dieu qui se montre à des yeux de chair ; parce que ce petit enfant doit être adoré de l'adoration même qui est due au créateur du ciel et de la terre ; parce que celui qui naît ainsi dans le temps est né une première fois dans les splendeurs de l'éternité, et sa naissance temporelle est comme un prolongement de sa naissance éternelle. Sur cette étable, sur cette crèche, retentit la grande voix du Père céleste, qui, reconnaissant son Fils sous la livrée de notre humanité, lui dit : *Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui !*

Tel est le spectacle que la foi nous découvre à Bethléem, et devant lequel nous demeurons muets d'admiration.

Plusieurs phénomènes admirables accompagnent cette naissance terrestre du Fils de Dieu. Des chœurs d'anges en sont les messagers ; ils apparaissent à d'humbles bergers, ils chantent la grande gloire qui revient à Dieu de ce mystère, la grande paix qui en rejaillit sur les hommes de bonne volonté. Une étoile sort des profondeurs du firmament, et annonce la bonne nouvelle aux rois de l'Orient qui se mettent en marche pour chercher le Sauveur donné au monde. Ainsi, couché dans sa crèche, l'Enfant

Jésus dispose à son gré des milices angéliques et des astres du firmament ; il déploie la plus extraordinaire puissance sur les cœurs des hommes ; il attire les âmes simples et droites, il illumine et conquiert les Mages. Bien plus, par sa mystérieuse royauté, il ébranle Jérusalem, il fait trembler Hérode. Que de merveilles autour d'une pauvre étable !

Et tous ces phénomènes ne sont que le faible rayonnement extérieur d'un mystère de tout point insondable : Un Dieu qui s'est fait chair.

L'admiration, qu'un tel contraste excite, devrait effacer de nos cœurs tout autre sentiment admiratif. Qu'importent les beautés de la nature, les œuvres du génie humain, en regard de cette création nouvelle réalisée ici-bas par la toute-puissance de Dieu : Un Homme-Dieu naissant d'une Vierge-Mère !

Mais prêtons encore l'oreille aux accents d'Isaïe : il nous explique, en son langage grandiloquent, le sentiment d'admiration provoqué en lui par le « petit Enfant » qui vient de naître. Il est « le Conseiller », il est « Dieu », il est « le Héros, le Fort ». A la majesté divine il unit la sagesse dans les conseils, la force victorieuse dans les combats. Il prospérera, ce petit enfant ;

il aura un règne heureux, gage de félicité pour tous les peuples de la terre.

O Jésus, nous tressaillons à ces accents prophétiques, nous qui vivons sous votre sceptre et qui en goûtons les bienfaits ; nous qui savons ce que vous a coûté notre délivrance, à quel prix vous avez acheté la victoire sur tous nos ennemis.

Soyez le roi de nos cœurs, ô Admirable, ô Dieu fort ; illuminez-les, attirez-les, gouvernez-les, rassasiez-les de vos beautés divines et des douceurs de votre enfance. Ainsi soit-il ' 1

VIII

Jesu, pater futuri sæculi,

Miserere nobis.

Jésus, père du siècle à venir,

Ayez pitié de nous.

QUELLE appellation que celle-là, qui suit dans Isaïe les appellations précédentes : Père du siècle à venir !

Ce « petit Enfant » est un initiateur, il est investi de la paternité d'un monde, qui est tout entier à créer ; avec lui commence un ordre de choses nouveau, dont la consommation doit se faire dans l'éternité.

Il est le prototype d'une humanité nouvelle, d'une humanité céleste. La vieille humanité, issue d'Adam, tombée avec lui, se traîne, appesantie de concupiscences grossières, sur la terre d'où elle sort, où par la mort elle rentre. L'humanité nouvelle, issue du nouvel Adam Jésus-Christ, dégagée de la domination des appétits

terrestres, soulevée par la foi, portée sur les ailes de l'espérance et de l'amour, prend son essor vers le ciel qui est son apanage, vers Dieu qui sera son éternelle félicité (*I Cor. XV*).

Jésus est, lui, l'homme tout céleste ; il prend bien ici-bas les éléments de la nature humaine qu'il revêt, mais il les prend entièrement purs dans le sein d'une vierge ; par ailleurs, il descend du ciel, pour revêtir miséricordieusement un corps de chair ; il n'a rien, absolument, de la contagion du vieil Adam. S'il choisit de prendre un corps passible et mortel, à la ressemblance de la chair de péché (*Rom. VIII, 3*), c'est qu'il veut s'offrir en victime pour notre rédemption ; mais la mort ne pourra garder, englouti dans un tombeau, celui qui n'a rien de commun avec le péché, celui qui est d'origine céleste.

A l'image de l'homme céleste, avant qu'il descendît ici-bas, fut façonnée par Dieu celle qui devait être sa mère, la bienheureuse Vierge Marie ; elle apparaît au monde préservée du péché originel, pleine de grâce ; elle est immaculée dans sa conception ; c'est l'Eve nouvelle à côté de l'Adam nouveau.

L'Adam nouveau et l'Eve nouvelle ont une descendance ; et c'est nous, chrétiens, qui la

sommes. Mais sachons que notre rénovation intérieure ne se fait que progressivement. Par notre naissance selon la chair, nous tenons du vieil Adam, nous sommes terrestres ; par la nouvelle naissance selon l'esprit reçue au baptême, nous devenons célestes. Les deux qualités se juxtaposent en nous : terrestres par la chair, célestes par l'esprit. Et un inévitable conflit se produit : la chair bataille contre l'esprit, l'esprit contre la chair (*Gal. V, 17*). Seulement la grâce de la naissance baptismale est assez puissante pour réprimer les basses convoitises. Peu à peu la semence céleste pénètre notre âme et la renouvelle à la ressemblance de Jésus-Christ ; peu à peu, si nous sommes fidèles à la grâce, la corruption de l'ancien péché est refoulée par les conquêtes de la vie divine.

Ainsi de jour en jour resplendit davantage en nous la physionomie de l'homme céleste ; mais notre entière rénovation n'aura lieu qu'au seuil du siècle futur, quand tout ce qui est mortel en nous sera absorbé par la gloire (*II Cor. V, 4*), quand enfin nos corps ressuscités participeront à la béatitude de nos âmes. Alors l'Adam céleste apparaîtra avec le cortège de ses saints, formant son corps mystique ; le temps de l'épreuve aura

pris fin, le siècle futur sera inauguré, lui qui n'a pas de fin ; on verra clairement qu'il est sorti tout entier des mérites et de la grâce de Jésus notre Sauveur béni et adoré.

Puissent ces réflexions nous donner l'intelligence de la belle prière que fait l'Eglise en la fête de Noël : « Restaurez-nous, Seigneur, par la nouveauté de votre sacrement, qui est une naissance, vous dont la naissance merveilleuse a chassé la corruption du vieil Adam. »

O Jésus, rénovateur des âmes, Jésus qui les guérissez de toutes leurs infirmités avec tant de miséricorde, Jésus qui parmi les ténèbres de cette vie les préparez à s'épanouir à la lumière de l'éternité, Jésus père du siècle futur, ayez pitié de nous !

IX

Jesu, magni consilii angele,

Miserere nobis.

Jésus, ange du grand conseil,

Ayez pitié de nous.

ANGE du grand conseil ! Cette appellation n'est pas moins riche en aperçus merveilleux que la précédente.

Nous avons entendu Isaïe nommer l'enfant donné au monde « le Conseiller », c'est-à-dire le Sage, celui qui pour arriver à ses fins tourne les obstacles mêmes qu'on lui oppose en moyens de réussite. Malachie de son côté appelle expressément le Messie, dont les Juifs attendaient le règne réparateur, « le Dominateur que vous cherchez, et l'Ange du Testament que vous voulez (*Mal. III, 1*) ».

Il s'agit bien clairement ici de Jésus ; c'est lui le « Dominateur », beau nom devant lequel

nous nous inclinons avec un frisson d'amour, qui nous montre le Fils de Dieu détruisant les puissances adverses, forçant ses ennemis à devenir l'escabeau de ses pieds. C'est lui aussi « l'Ange du Testament ». Afin de préparer sa venue, Dieu envoie un « ange » qui est Jean-Baptiste ; mais « l'Ange du Testament » n'est pas un simple ministre ; il apparaît en maître, en dominateur, en Dieu, vers qui tout converge, auquel tout aboutit. Adorons-le.

Ne nous laissons pas déconcerter par le mot « ange », qui veut dire ici, dans son sens propre « envoyé ». Dieu n'a-t-il pas *envoyé* son Fils sur la terre ? Notre-Seigneur ne parle-t-il pas souvent du Père qui l'a *envoyé* ? Dieu a voulu d'abord envoyer à son peuple des serviteurs, qui furent les prophètes ; quand les temps prédits furent arrivés, il envoya un précurseur, chargé de préparer les voies, qui fut saint Jean ; enfin il envoya son propre Fils, qui est Jésus. Cet ordre des événements, aboutissant à l'incarnation du Verbe, est expressément marqué dans la parabole de la vigne (*Mat. XXI*).

Jésus-Christ est nommé l'Ange du Testament, parce qu'il est venu sceller l'alliance entre Dieu son Père et les hommes, alliance cette fois défi-

nitive, bien différente de l'alliance ancienne qui était figurative et transitoire. Il scelle cette alliance par son propre sang dont l'efficacité est infinie, alors que l'ancienne alliance fut contre-signée par le sang impuissant des animaux sans raison ; il la confirme par sa propre mort, puisque, comme l'observe saint Paul, ce n'est que la mort du testateur qui donne à un testament sa validité (*Heb. IX, 16*).

Dans nos litanies, Jésus n'est pas appelé « l'Ange du Testament », mais « l'Ange du grand conseil ». Que signifie cette expression ? Le grand conseil est l'admirable dessein formé par la Très Sainte Trinité pour la libération du genre humain ; de ce dessein formé de concert par les trois Personnes divines, le Verbe incarné fut l'exécuteur.

Le point de départ de cette œuvre sublime est l'incarnation même du Verbe. Il nous est bon de considérer ici comment les trois Personnes ont coopéré à un si haut mystère. Le Père couvrit de son ombre la très sainte Vierge, et lui communiqua sa vertu génératrice ; le Fils prit en unité de personne l'âme qui fut alors créée, et le corps qui fut tiré du sein de Marie ; le Saint-Esprit rapprocha, sans les confondre, en cette unité

personnelle, les deux natures divine et humaine. Ainsi toute la Trinité fut opératrice du mystère, qui s'accomplit dans le Fils.

Gloire soit donc rendue éternellement à la Très Sainte Trinité ! Béni soit le Père, qui nous a donné son Fils ; le Fils, qui s'est donné lui-même ; le Saint-Esprit, qui a consommé ce don ! Louange, honneur, action de grâces aux trois Personnes pour le conseil ineffable de sagesse et d'amour qui nous a valu la sainte incarnation, et qui par elle nous vaudra, espérons-le, avec une ferme confiance, le salut éternel de nos âmes ! Ainsi soit-il !

X

Jesu potentissime, Jesu patientissime,

Miserere nobis.

Jésus très puissant, Jésus très patient,

Ayez pitié de nous.

LA qualité de « très puissant » est déclarée de Jésus dans le psaume messianique *Eruc-tavit* : « Ceignez votre épée autour de vos reins, ô vous le très puissant (*Ps. XLIV, 4*). »

Jésus est un roi guerrier : il est venu combattre les puissances infernales, délivrer les âmes qu'elles tenaient captives, et conquérir la terre entière pour la soumettre aux adorables volontés de son Père céleste. Il a son glaive, sa parole à laquelle rien ne résiste ; ses flèches, les traits de sa grâce qui pénètrent victorieusement les cœurs. En cet appareil guerrier, il s'avance,

il gagne la bataille, il règne. Il est vraiment le très puissant, le tout-puissant.

Qu'il nous est doux de reconnaître, de proclamer la toute-puissance de Jésus ! Car il ne l'exerce qu'au profit de sa bonté.

Mais ce grand roi triomphateur combat et triomphe par des procédés en opposition avec le cours des choses humaines ; il combat en souffrant, il triomphe en mourant.

Ce « très puissant » est aussi le « très patient ». Ce héros qui gagne la bataille comme par un jet de lumière, en brandissant son glaive, en décochant ses flèches ; est en même temps l'agneau qui se laisse conduire à la boucherie, et qui accepte sa sanglante immolation, sans même ouvrir la bouche pour se plaindre (*Is. LIII, 7*).

Par là il déconcerte Satan, le vieux serpent d'orgueil. Satan ne peut croire que l'être désarmé, humilié, muet devant ses juges, passif entre les mains de ses bourreaux, voué en un mot à l'ignominie de la croix, qu'il a sous les yeux, dont il se joue, puisse être le Fils de Dieu béni et éternel. Il excite les Juifs, par le spectacle de tant d'impuissance apparente, à consommer sans hésitation sa passion et son supplice.

Jésus meurt donc, crucifié entre deux voleurs,

poursuivi par les adjurations railleuses des scribes et des pharisiens jusque sur le gibet d'infamie et de malédiction. Il meurt, et tout aussitôt sa divinité se déclare, sa toute-puissance s'affirme ; non seulement le firmament se voile et la terre tremble ; mais le péché et la mort sont vaincus ; les âmes sont rachetées, elles échappent au pouvoir maudit du prince des ténèbres, bientôt elles monteront au ciel en théories lumineuses.

Qui ne reconnaîtrait Jésus pour le Fils de Dieu, à une si éclatante manifestation de force victorieuse dans l'extrémité même de la faiblesse et de la souffrance ?

Adorons le très puissant dans le très patient.

Mais aussi redressons nos pensées et nos jugements. L'œuvre du Christ ne peut se développer que par les moyens mêmes qu'il a pris pour l'établir. La croix est et sera toujours la condition nécessaire de toute expansion de l'Eglise au sein de l'humanité. « Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups », a dit le Maître à ses apôtres ; vous ne triompherez qu'en souffrant et en mourant (*Luc, X, 3*).

Sans doute l'Eglise elle-même implore de Dieu une atmosphère de tranquillité et de liberté, pour s'employer plus efficacement au salut des âmes :

mais, dans cette liberté même si désirable, les apôtres ne réussissent qu'en se sacrifiant, en mourant à la peine.

« Ne fallait-il pas que le Christ souffrit de la sorte pour entrer dans sa gloire (*Luc. XXIV, 26*) ? » La loi qui régit la destinée du Maître gouverne celle des disciples.

Ne permettez pas, Seigneur, que nous oublions jamais une vérité si essentielle : pour être glorifiés avec vous, il nous faut préalablement souffrir avec vous (*Rom. VIII, 17*). Puisque nous devons passer par la croix pour aller à vous, faites-nous aimer la croix : à cause de vous, Seigneur, qui y êtes attaché, qui par elle nous avez rachetés, comme par elle vous nous recevrez entre les bras de votre éternelle miséricorde !

XI

Jesu obedientissime, Jesu mitis et humilis corde,

Miserere nobis.

Tésus très obéissant, Jésus doux et humble de cœur,

Ayez pitié de nous.

« IL s'est humilié lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix (*Ph. II, 8*). »

« Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur (*Mat. XI. 29*). »

Obéissance, douceur, humilité, sont des vertus connexes, qui forment la caractéristique de la physionomie d'âme du Verbe incarné.

L'humilité est la génératrice des deux autres. Mais comment parler de l'humilité du Fils de Dieu fait homme ? C'est un abîme insondable. Le Fils de Dieu s'est humilié pour se faire

homme : sa Personne divine, par le fait même qu'elle s'est revêtue de notre nature, s'est trouvée indiciblement humiliée, car elle était comme déchue de l'état qui essentiellement lui convient. Mais de plus, cet Homme-Dieu s'est réduit, en présence de son Père céleste, à un point d'abaissement et d'anéantissement volontaire qui passe toute compréhension. Nous ne pouvons concevoir jusqu'à quel excès d'humiliation intérieure est descendue l'âme du Sauveur, qui se considérait comme responsable de nos péchés. Un homme tout pur ne pourrait pas porter un anéantissement si profond de lui-même, qui constituait en Jésus un perpétuel et invisible sacrifice.

L'obéissance suit l'humilité. Notre-Seigneur est venu ici-bas réparer la désobéissance d'Adam ; il se rendit obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix. « Jé suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé (*Joan. VI. 38*). » Toute la vie du Sauveur tient en cette parole. Par obéissance envers son Père, il demeura soumis durant trente ans à Marie et à Joseph. Par obéissance envers Lui, il prêcha durant trois ans dans l'ingrate Judée, content d'y recueillir les quelques brebis que son Père remettait entre ses mains.

Enfin à Gethsémani. l'âme triste jusqu'à la mort, accablé d'ennui, envahi par un insurmontable dégoût, agité par de sombres épouvantes, réduit à l'agonie, suant le sang, il répète à son Père : « Non pas ce que je veux, mais ce que vous voulez, ô Père : que votre volonté soit faite et non la mienne ! (*Mat. Luc.*). » Par obéissance, il accepte la sentence de mort, que son Père porte contre lui ; et c'est ainsi qu'il obéit jusqu'à mourir, et à mourir sur la croix.

La douceur est la compagne inséparable de l'humilité. L'âme, profondément abaissée devant Dieu, ne saurait s'aigrir ni s'irriter contre le prochain. Elle renferme des trésors comme infinis de compassion sainte et d'invincible mansuétude. Si parfois elle s'indigne, elle ne perd pas pour cela l'esprit de douceur, de cette douceur personnifiée dans l'Agneau de Dieu sur lequel descend la colombe. Jésus fut doux à ses apôtres, doux à ses ennemis, doux à Judas lui-même, doux à ses bourreaux, doux à la mort.

Imitons l'humilité de Jésus : rougissons d'être orgueilleux, nous qui sommes cendre et poussière, bien plus, fange à cause de nos péchés.

Imitons son obéissance ; rompons cette volonté perverse, cause de tout péché, sans

laquelle, dit saint Bernard, il n'y aurait pas d'enfer.

Imitons sa douceur ; gardons intérieurement la paix, alors même que la justice demande à ce que nous reprenions le vice. O zèle de Jésus plein de mansuétude, ô mansuétude pleine de zèle !

Nos cœurs ne seront en harmonie avec le cœur de Jésus, qu'autant que nous reproduirons en nous quelque chose de sa douceur et de son humilité. « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Telle est la leçon unique, mais très suffisante, que le Sacré-Cœur nous donne.

O Jésus, faites passer dans nos pauvres cœurs cette douceur et cette humilité, sans lesquelles nous nous flatterions vainement d'être vos disciples.

XII

esu amator castitatis,

Miserere nobis.

Jesus amateur de la chasteté,

Ayez pitié de nous.

LA chasteté parfaite est le signe propre de l'Agneau de Dieu, qui efface les péchés du monde.

Dieu demandait autrefois aux Israélites, par la voix de Moïse, qu'ils lui offrissent, comme victime pascalle, un agneau mâle, d'un an, et sans défaut. Cet agneau était, sous tous les aspects, le type figuratif de l'Agneau de Dieu. Pourquoi un agneau d'un an ? Parce qu'un agneau d'un an est toujours d'une parfaite pureté.

Choisissant de naître d'une vierge, Notre-Seigneur a montré en quelle estime il tenait la sainte virginité. « Un Dieu, a dit saint Bernard, ne pouvait naître que d'une vierge ; une vierge

ne pouvait mettre au monde qu'un Dieu. » La naissance de Jésus fut plus pauvre que la naissance des derniers indigents ; mais elle est marquée d'un signe divin, qui la relève incomparablement au-dessus de toute autre naissance, qui la rend unique, inimitable ; elle est virginale. Vierge est la mère de Jésus, vierge aussi son père adoptif : l'union de Marie et de Joseph, vrai mariage, fut l'union de deux virginités. Dieu s'y complit tellement, nous dit saint Augustin, que, par l'opération du Saint-Esprit en Marie, il donna un fruit à cette union de vierges ; et ce fut son propre Fils incarné.

A peine l'Agneau de Dieu a-t-il atteint le huitième jour après sa naissance, qu'il reçoit la circoncision : pratique rituelle presque infamante, qui exprimait le retranchement violent de la concupiscence, la lutte contre les instincts de péché jusqu'à l'effusion du sang. Certes, durant sa vie mortelle, le Fils de Dieu s'est soumis volontairement à des humiliations sans nombre ; il nous paraît que la circoncision fut de toutes la plus inconcevable. L'âme religieuse est saisie d'horreur, quand elle contemple le Sauveur en ce mystère, qui accepte d'être traité comme si sa chair très pure eût été une chair de péché,

qui la voit marquée d'une flétrissure sanglante et ineffaçable.

Mais plus les humiliations du Sauveur sont excessives, plus elles deviennent surabondamment rédemptrices. Imprimée dans la chair du Fils de Dieu, la circoncision devint le type et l'origine de grâces innombrables de pureté, de chasteté, de virginité ; de ce mystère dérive en nous ce que l'Apôtre nomme la circoncision de l'esprit et du cœur (*Rom. II, 29*), à savoir le retranchement intime et volontaire de la concupiscence, la purification des affections du cœur qui facilite merveilleusement la répression des appétits de la chair. Le couronnement, non pas obligatoire mais simplement conseillé, de cet empire de l'âme sur les sens, est l'état des vierges, gloire du christianisme, honneur de l'Eglise de Jésus-Christ.

Le Sauveur planait absolument au dessus des atteintes de la concupiscence ; il n'était pas, comme on l'a dit excellemment, « à base de péché ». Nous hélas ! par notre naissance même, nous sommes à base de péché ; nous avons toujours à lutter, témoin saint Paul revenant du troisième ciel, contre les retours offensifs très humiliants de la concupiscence. Mais la grâce de Dieu

est assez puissante pour maintenir notre chasteté intacte, même parmi ces luttes ; elle donne à notre âme la fermeté et l'incorruptibilité de l'ivoire.

O Jésus, amateur de la chasteté, vous ne prenez vos divines complaisances que dans les âmes chastes ; et les âmes ne sont chastes que par vous, soit que comme saint Jean vous les ayez préservées de toute atteinte du vice impur, soit que comme sainte Marie-Madeleine vous les en ayez retirées. Ah ! daignez mettre et conserver en nous cette chasteté si précieuse, qui nous prépare à vos éternels embrassements.

XIII

Jesu amator noster,

Miserere nobis.

Jésus notre ami,

Ayez pitié de nous.

JÉSUS est notre ami.

Comprenons-nous bien tout le prix de cette divine amitié ?

Jésus a aimé tous les hommes, puisqu'il est mort pour tous les hommes ; parmi tous les hommes, il a une spéciale prédilection pour les fidèles ; car l'Apôtre nous déclare que, s'il est le Sauveur de tous les hommes, il l'est principalement des fidèles (I *Tim. IV, 10*). Il a donc aimé surtout les fidèles, auxquels il applique par le baptême les fruits de sa mort ; néanmoins sa charité s'étend à tous les êtres humains, elle les embrasse tous dans son amplitude. « Il nous a aimés, dit l'Apôtre, et il s'est livré pour nous en oblation, en odeur de suavité (*Eph. V, 2*). »

Mais ce n'est pas dans une généralité confuse que Jésus a aimé tous les hommes ; il aime chacun de nous d'une affection distincte et particulière. « Il m'a aimé, dit encore l'Apôtre, et il s'est livré pour moi (*Gal II, 20*). »

Ces deux considérations, qui se complètent l'une par l'autre, sont nécessaires toutes les deux. Nous devons être convaincus que la charité du Christ embrasse tous les hommes, afin de travailler à ce que tous les hommes correspondent à sa charité, trop ignorée ou trop méconnue, afin de nous entraîner les uns les autres comme le Christ nous a aimés. Et de plus chacun de nous doit se regarder comme aimé personnellement, individuellement, de Jésus, pour sentir un besoin plus pressant de réciprocité vis-à-vis de lui.

Il y a un mystère de tendresse entre Jésus et chaque âme en particulier. Il l'aime comme si elle était seule au monde ; il serait mort sur la croix pour elle seule ; il a pour elle une providence de tous les instants, infatigable.

Cette vérité trouve sa démonstration palpable dans le fait de la sainte communion. Là Jésus se donne à chacun de nous, tout entier, sans réserve aucune. Comprendons-nous bien l'acte d'amour inexprimable et déifiant qu'il exerce, en se

donnant ainsi à notre âme, comme s'il n'y avait au monde qu'elle et lui ? Vous à moi, Seigneur, moi à vous, dans la vérité, dans l'intimité, pour l'éternité !

Réfléchis à cela, ô mon âme ; essaie de te représenter ce que Jésus est pour toi. Ne vois-tu pas qu'il t'a sollicitée avec des avances très douces, qu'il t'a attendue avec une longanimité incroyable, qu'il t'a relevée maintes fois et pardonnée avec une bonté inouïe, qu'il se prodigue à toi et te nourrit avec une générosité sans mesure ?

Son amour est fidèle, malgré tes infidélités ; son amour est dévoué, jusqu'à l'oubli de lui-même, jusqu'au sacrifice le plus absolu et le plus terrible ; son amour aussi est tendre. Notre pauvre âme a besoin, non seulement d'être aimée, mais de se sentir aimée. N'as-tu pas senti, ô mon âme, la chaleur surnaturelle, bienfaisante, de l'amour de Jésus-Christ, t'envelopper, te pénétrer, pour te vivifier d'une vie divine, pour te faire aller au Père ?

Aime humblement, fidèlement, tendrement, celui qui t'aime de la sorte. Demande à Jésus qui t'aime la grâce de l'aimer.

O Jésus, qui aimez chacune de nos âmes d'un amour invincible, donnez-nous de vous aimer !

XIV

**Jesu, Deus pacis, Jesu, auctor vitæ,
Miserere nobis.**

*Jésus, Dieu de la paix, Jésus, auteur de la vie,
Ayez pitié de nous.*

ISAÏE avait appelé le Messie du nom de « Prince de la paix ».

Il est invoqué dans les litanies sous le nom de « Dieu de la paix ».

Cette dernière appellation est fréquente en saint Paul. Il est à croire qu'elle désigne plus spécialement le Père, comme lorsqu'il dit que « le Dieu de la paix » « a fait sortir d'entre les morts le grand pasteur des brebis, Notre-Seigneur Jésus-Christ (*Heb. XIII, 20*) ».

L'Apôtre appelle Notre-Seigneur tout uniment « notre paix ». « Il est, dit-il, notre paix, lui

qui a fait une même chose des deux peuples », juifs et gentils, réunis sur une pierre angulaire (*Eph. II, 14*)

Etant *notre paix*, Jésus est bien « le Dieu de la paix » ; car, comme homme, par sa médiation, il a rétabli la paix entre Dieu et les hommes.

« La paix soit avec vous », nous dit Jésus. Cette parole a sur ses lèvres une efficacité divine. Il crée la paix dans les consciences, par le fait qu'il en élimine le péché ; et dans cette paix recouvrée, il met ses complaisances, il établit sa demeure. Quand une âme se tient étroitement unie à lui, la paix dont elle jouit devient imperturbable, ou du moins elle se maintient ferme et solide en dépit des assauts de la tentation. Il peut se produire quelque fracas à la porte de l'âme ; le fond intime et secret reste paisible ; Jésus est là.

La paix est un héritage divin que Jésus a laissé à ses disciples. « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix (*Joan. XIV, 27*). » Cet héritage, en sa substance, est inamissible.

Le « Dieu de la paix » est en même temps « l'auteur de la vie ». Ainsi nomment Jésus les actes des Apôtres. « Vous avez tué l'auteur de la vie », dit saint Pierre aux Juifs en son second discours (*Act. III, 15*). Il leur insinue par là que

celui qu'ils ont crucifié est Dieu ; car Dieu seul donne la vie. Il leur prouve aussi la résurrection de Jésus ; l'auteur de la vie n'a pu rester sous le coup de la mort.

Mais Jésus est « l'auteur de la vie » à plus d'un titre. En reprenant la vie pour lui-même, il la donne aux âmes ; il les ressuscite spirituellement, en attendant qu'il restitue la vie à l'être humain tout entier par la résurrection des corps. Alors son œuvre sera accomplie en plénitude ; la vie, dont il est la source, aura triomphé de la mort sous toutes ses formes ; et cette vie sera une vie divine, impérissable, éternelle, toute différente de la vie mourante d'ici-bas.

Pour le moment, Jésus se contente de donner la vie aux âmes ; mais c'est une vie de résurrection qu'il leur infuse. Cela veut dire, selon saint Paul, que comme « le Christ ressuscité ne meurt plus, la mort n'ayant plus sur lui aucun pouvoir (*Rom. VI, 9*) », de même, ressuscitant avec lui en esprit, nous ne devons plus retomber dans la mort du péché. Telle est la volonté de Jésus sur nous ; telle est la vertu de la vie que par sa résurrection il nous communique, vie soustraite à toute nécessité de pécher, vie en elle-même inextinguible.

Puissions-nous comprendre ce qu'est la fermeté de la vie chrétienne, à l'encontre des sollicitations du mal ! O Jésus, ne permettez pas que jamais nous retombions dans l'esclavage et la mort du péché ; gardez-nous vous-même et la vie que vous nous avez donnée, et la paix que vous nous avez laissée en héritage ; faites que « nous marchions » inébranlables « dans la nouveauté de vie », à laquelle vous nous avez initiés par votre sainte résurrection, allant de clarté en clarté, jusqu'à ce que notre régénération soit irrévocablement consommée dans la gloire ! Ainsi-soit il !

XV

**Jesu, exemplar virtutum,
Miserere nobis.**

*Tésus, modèle des vertus,
Ayez pitié de nous.*

DIEU dit à Moïse, alors qu'il s'agit de construire le tabernacle, de régler l'institution du sacerdoce lévitique et l'ordre des cérémonies : « Fais d'après le modèle qui t'a été montré sur la montagne (*Ex. XXV, 40*). » Ainsi Dieu lui-même avait tracé le modèle sur lequel devait être pratiquement réglée toute l'économie de la religion antique ; il le fit voir à Moïse son serviteur, sur le mont Sinaï tout flamboyant d'éclairs, afin qu'il fût mis ponctuellement à exécution.

De même Dieu dit au chrétien : « Fais suivant le modèle qui t'a été montré sur la montagne. » Ce modèle, très simple et infiniment compré-

hensif, est Jésus ; la montagne sur laquelle le modèle est produit et comme étalé, c'est le Calvaire.

Jésus est toujours et partout notre modèle. En tant qu'il est le Verbe éternel, il est par excellence la cause exemplaire, contenant les archétypes de toutes les choses créées ; en tant que Verbe incarné, « il vous a laissé l'exemple, dit saint Pierre, afin que vous suiviez ses traces (*I Pet. II, 21*) ». Regarder du côté du Verbe éternel, éblouirait nos yeux ; la lumière s'est tempérée, en se rapprochant de nous, sous le voile de la chair ; elle nous trace un chemin sûr et direct, nous n'avons qu'à suivre.

Oui, du commencement à la fin de sa vie, Jésus est notre modèle. Il l'est par sa pauvreté, avec une charité combien touchante, dans la crèche de Bethléem ; il l'est à Nazareth, par son obéissance uniforme de trente années, par son application à un travail obscur ; il l'est durant sa vie publique, par son esprit de zèle et de douceur ; il l'est à la grotte de l'agonie, par son *fiat* douloureux, par sa persistance invincible dans la prière ; il l'est enfin, durant toutes les phases de sa passion, par sa mansuétude infinie, par son acceptation de toutes les souffrances et de toutes

les ignominies ; il l'est surtout, élevé en croix et mourant pour nous. Là sa grande âme jette un éclat plus héroïque encore et tout divin, comme l'encens qui brûle exhale tout son parfum.

C'est bien surtout en sa passion que nous sommes conviés à imiter Jésus ; saint Pierre le déclare expressément dans l'exhortation citée plus haut : « Le Christ a souffert, vous laissant l'exemple afin que vous suiviez ses traces : lui qui ne fit point de péché, lui dont la bouche n'a pas connu la tromperie ; lui qui ne maudissait pas tandis qu'on le maudissait, ne faisait pas de menaces quand on le torturait ; mais il se livrait à qui le jugeait injustement. »

O chrétien, applique-toi à imiter ce divin modèle ; tu ne seras chrétien que dans la mesure où tu en reproduiras les traits. Toute l'œuvre de la grâce en toi tend, par une impulsion et motion incessante, à cette reproduction. Sois fidèle, sois docile ; offre-toi, comme la toile ou le marbre, à l'opération de la grâce. Mais tu n'es pas une matière inerte ; corresponds à cette opération par ton action personnelle qu'elle suscite et soutient. Sache seulement que dans son ensemble, par l'absolue gratuité de la première et de la dernière grâce, l'œuvre qui se

poursuit est une œuvre de miséricorde ; sois donc humble.

N'oublie pas que tu ne seras sauvé que par ta conformité au divin modèle. « Dieu, dit l'Apôtre, nous a connus dans sa prescience et il nous a prédestinés, afin que nous soyons conformes à l'image de son Fils (*Rom. VIII, 29*). »

O Jésus, modèle de toutes les vertus, rendez-nous semblables à vous !

XVI

Jesu zelator animarum.

Miserere nobis.

Jésus plein de zèle pour les âmes,

Ayez pitié de nous.

LE mot zèle indique une flamme ardente qui s'empare de la volonté, pour la diriger impétueusement vers un but.

Le zèle est une noble chose ; il ne connaît pas les obstacles, il ne s'arrête pas aux impossibilités ; il passe et franchit les limites qu'on prétend lui imposer, pareil à la flamme que rien ne comprime et qui se propage en incendie.

Le prophète Elie se lève, seul dans Israël, pour tenir tête à l'impie Achab et aux prophètes de Baal. Il est « tout brûlant de zèle pour le Dieu des armées (*III Reg. XIX, 10*) ». « Il surgit, nous dit l'Écriture, comme le feu, et son verbe brûlait comme une torche (*Eccli. XLVIII, 1*). »

Jésus, lui aussi, surgit plein de zèle, et d'un zèle incomparablement plus brûlant encore que celui d'Elie, mais d'une autre nature. Dans ce zèle qui « le dévore pour la maison de Dieu », il chasse les vendeurs du temple (*Joan. II, 17*). Mais aussi il refuse de permettre à ses disciples Jacques et Jean, qu'ils fassent descendre le feu du ciel sur les villes des Samaritains qui lui fermaient leurs portes, comme Elie l'avait fait tomber sur les envoyés d'Achab. A cette occasion il fait aux deux apôtres, *les fils du tonnerre*, cette déclaration caractéristique : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes ; le fils de l'homme est venu, non pas perdre les âmes, mais les sauver (*Luc. IX, 54-56*). »

Ainsi les temps sont changés. Autrefois, aux contempteurs de sa loi, Dieu infligeait des châtimens terribles, soit par lui-même, soit par la voix de ses prophètes. Jésus se refuse à infliger de tels châtimens ; ce n'est pas là sa mission, ce n'est pas là son esprit. Il se tient tellement enfermé dans son rôle de Sauveur qu'il n'en veut pas sortir. Si parfois il fait montre de sa puissance de justicier, il la décharge sur un arbre, sur un figuier qu'il dessèche.

Quel est l'objet unique et total du zèle de Jé-

sus ? Sauver les âmes ! Cette volonté de sauver les âmes est chez lui à l'état de zèle, c'est-à-dire de flamme ardente, indiciblement ardente, qui le consume tout entier et sans un moment d'arrêt. Mais cette flamme, dépouillée de tout sentiment humain, provient d'une onction qui lui inspire une douceur, une mansuétude infinie.

O zèle ! O douceur ! Qui nous dira l'intime souffrance que ce zèle, contrarié, combattu, causait à Jésus ? Lui-même nous a ouvert quelques jours sur cette souffrance. « Je suis venu, dit-il pour répandre le feu sur la terre : et que désiré-je sinon qu'il s'enflamme (*Luc. XII, 49*) ? » « Je dois être baptisé d'un baptême ; en quelle angoisse ne suis-je pas jusqu'à ce qu'il soit consommé (*Id. 50*) ? » Jésus était tourmenté, dans le désir crucifiant de consommer notre rédemption par l'effusion de son sang : ce qui permettrait au feu dont il se sentait consumé de se répandre par toute la terre.

En attendant le moment d'allumer par son Esprit saint cet heureux incendie, Jésus rafraîchissait son âme altérée, par la pénitence de Madeleine, par la foi du centenier ou de la Chanaënne, par le cri suppliant du bon larron. Il exhalait son tourment d'amour par les divines pa-

raboles de la brebis perdue et de l'enfant prodigue.

Ah ! livrons-nous en pâture au zèle de Jésus, à ce zèle très dévorant et très suave qui veut à tout prix nous sauver.

Disons-lui : Seigneur, voici mon cœur, hélas ! souillé par le péché, atteint peut-être par le froid de la mort : prenez-le, purifiez-le, consommez-le, sauvez-le.

XVII

Jesu Deus noster, Jesu refugium nostrum,

Miserere nobis.

Jésus notre Dieu, Jésus notre refuge,

Ayez pitié de nous.

LES Hébreux, avec un grand sentiment de religion et d'amour, appelaient Dieu *notre Dieu*, parce que Dieu les avait choisis comme son peuple. « Il est notre Dieu, disaient-ils, et nous sommes son peuple, les brebis de ses pâturages (*Ps. XCIV*). »

Ce Dieu qui est leur Dieu, les Hébreux ne le regardaient pas comme un Dieu domestique, comme un Dieu national, à la ressemblance des idoles chamites ou assyriennes ; ils le proclamaient le seul vrai Dieu, le Dieu « qui a fait le ciel et la terre », le Dieu de tous en un mot,

qui par un inestimable privilège s'était fait leur Dieu, les gardant à son service, les couvrant de sa providence leur donnant en dépôt les promesses d'un Sauveur qui naîtrait de leur race.

Ils l'appelaient *notre Dieu*, avec d'autant plus de religion, qu'ils le reconnaissaient pour le seul vrai Dieu.

N'avons-nous pas, nous chrétiens, des raisons, incomparablement plus pressantes encore, de clamer à Dieu : « Vous êtes notre Dieu, et nous sommes les brebis de vos pâturages ! »

Par la sainte incarnation, le Fils de Dieu est véritablement devenu, sous le nom de Jésus, *notre Dieu*. Il est bien nôtre, puisqu'il a pris notre chair et notre sang. Il est nôtre parce que, cette chair et ce sang pris de nous, il les a sacrifiés pour nous sur la croix, et il nous les donne en nourriture dans l'eucharistie. Comment pourrait-il être plus entièrement nôtre ? Dieu le Père nous a donné son Fils : et le Fils s'est donné à nous d'une façon divine.

Ah ! quelle douceur en cette invocation, si nous savons bien la comprendre et la goûter : Jésus notre Dieu, Jésus notre Dieu par l'incarnation, Jésus notre Dieu par l'eucharistie !

Ce Dieu, qui se rendait leur Dieu, les anciens

lui criaient : « O Dieu notre refuge ! » Il était pour son peuple la citadelle de Sion, la tour inexpugnable. Quelque danger les menaçait-il, vite ils allaient se mettre à couvert sous la protection de leur Dieu. Bien plus, ils se réfugiaient dans sa miséricorde, pour éviter sa justice. Ils savaient que son sein était toujours ouvert à leurs supplications humiliées, à leurs larmes de repentir.

Chrétiens, prions-nous avec cette humilité et cette confiance ? Clamons-nous, comme les Hébreux : « O Dieu notre refuge ! »

Jésus, notre Dieu, est pour nous la cité ouverte du refuge. Il y a cinq entrées toujours patentes, qui nous y donnent accès ; ce sont les cinq plaies, qu'il a reçues pour nous avec tant d'amour sur le Calvaire, et qu'il a voulu conserver dans son corps impassible et glorieux lors de sa résurrection. Il nous invite à nous approcher de ces plaies ouvertes, afin d'y puiser la fermeté de la foi et la ferveur de la dévotion. Bien plus, il nous presse de nous cacher spirituellement dans ces plaies, qui sont l'asile des pécheurs, le lieu de retraite des ouvriers évangéliques, la chambre nuptiale des âmes aimantes et contemplatives.

O Jésus ! Heureuse l'âme pécheresse qui, sur les traces de Madeleine, court à vos pieds sacrés !

Heureuse l'âme, malade ou affamée, qui s'attache à votre main guérissante et nourricière ! Plus heureuse encore l'âme qui, stimulée par l'amour, pénètre jusqu'à votre Sacré-Cœur.

Ah ! quand je pense qu'un misérable pécheur peut aspirer, sans présomption, à prendre asile dans l'ouverture de votre cœur, mon âme, ô Jésus, se fond d'amour et de reconnaissance.

Où donc, pécheurs mes frères, trouverons-nous contre la justice de Dieu un refuge assuré, si ce n'est dans les plaies de Jésus ?

XVIII

Jesu, pater pauperum, Jesu, thesaurus fidelium,
Miserere nobis.

*Jésus, père des pauvres, Jésus, trésor des fidèles,
Ayez pitié de nous.*

NOTRE cœur est touché profondément, quand des lèvres du Sauveur nous entendons tomber ces mots adressés aux apôtres dans la dernière Cène : « *Filioli*, mes petits enfants ! ». Notre Seigneur d'ordinaire réserve à son Père le titre de père ; et toutefois il le prend en cette circonstance solennelle, il se sent des entrailles de père pour ses apôtres qu'il laisse après lui si petits, si ignorants, si faibles, si pauvres en un mot ; et il les appelle avec une effusion de tendresse toute divine, *mes petits enfants !*

C'est comme cela que Jésus est *le père des pauvres*. Le Saint-Esprit reçoit de lui communi-

cation de ce titre, parce qu'à la Pentecôte il descend sur ces humbles, sur ces pauvres, que sont les apôtres, pour les exalter et les enrichir.

A cette appellation de Jésus se réfère cette consolante promesse : « Ne craignez pas, petit troupeau, parce qu'il a plu à votre Père de vous donner le royaume (*Luc. XII, 32*). » Et cette affirmation faite avec un mystérieux tressaillement : « Je vous le confesse, ô Père, roi du ciel et de la terre, vous avez caché ces choses aux prudents et aux sages, et vous les avez révélées aux petits (*Mat. XI, 25*). » Et cette invitation d'une douceur si profonde : « Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine et dans l'accablement, et je vous soulagerai (*Mat. XI, 28*). »

Que faut-il pour que Jésus nous montre ses entrailles de père, pour que, suivant l'expression scripturaire, il les répande sur nous ? Que nous soyons pauvres, véritablement pauvres en esprit, c'est-à-dire humbles, défiants de nous-mêmes, confiants en lui.

Nous lisons, dans la vie de sainte Catherine de Sienne, qu'elle fut inondée d'une joie paradisiaque, un jour que Notre-Seigneur daigna l'appeler : *ma fille*. Ce jour-là, elle avait eu entrée dans le cœur du père des pauvres.

Là, dans ce cœur, sont renfermées ces « inestimables richesses » dont s'émerveillait saint Paul (*Eph. III, 8*), richesses de sagesse et de science sans doute, mais aussi richesses de grâce et de miséricorde, richesses d'amour et de tendresse. C'est là, suivant la belle expression des litanies, « le trésor des fidèles », trésor caché hélas ! et trop souvent méconnu.

Ce trésor est caché, parce qu'il ne se manifeste qu'à la foi, et ne se livre qu'à la fidélité. Or la foi, cette grande foi qui « illumine les yeux du cœur », qui maintient l'âme en rapport constant avec « les invisibles de Dieu » ; la fidélité, cette fidélité à toute épreuve, qui ne cherche en tout que le Christ, qui est prête pour lui à tous les sacrifices : cette foi et cette fidélité sont rares. Voilà comment « le trésor des fidèles », quoique public, reste un trésor caché.

Voyez Jésus au Saint Sacrement : quel trésor n'est-ce pas ! Trésor public, et pourtant trésor caché. Combien passent à côté de ce trésor, sans même se douter qu'il existe ! Et combien qui, sachant son existence, ne savent pas en profiter pour s'enrichir spirituellement !

« La sagesse est pour les hommes un trésor

infini ; ceux qui en profitent entrent dans l'amitié de Dieu (*Sap. VII, 14*). » Ce trésor nous est livré, nous en avons la clef ; ah profitons-en, puissions-y *l'amitié de Dieu*.

L'Ecclesiastique nous dit que « celui-là a trouvé un trésor qui a trouvé un ami fidèle (*VI, 14*) ». O Jésus, cet ami fidèle, c'est vous ; ce trésor inestimable, c'est vous. Ne permettez pas que nous commettions ce crime contre l'amour, de négliger un ami comme vous, un trésor tel que vous.

XIX

Jesu, bone pastor,

Miserere nobis.

Jésus, bon pasteur,

Ayez pitié de nous.

Ici nous n'avons qu'à prêter l'oreille au saint Evangile. « Je suis le Bon Pasteur », dit Notre-Seigneur (*Joan. X, 11-15*).

La qualité de pasteur était souvent donnée aux chefs des peuples dans l'ancien Testament, et même par les auteurs profanes, Homère par exemple. Le berger qui guide ses brebis, qui veille sur elles, semblait l'image la plus naturelle de l'homme auquel est confié le gouvernement de ses semblables.

Dieu, par la bouche d'Ezéchiel, reproche à ces chefs, à ces pasteurs, leur incurie ; il leur annonce que, les mettant de côté, il se charge lui-même de paître son peuple, bien plus, qu'il

suscitera pour le conduire un pasteur par excellence, qui sera le pasteur vrai, le pasteur bon. (*Ezech. XXXIV, 23*).

Ce pasteur prophétiquement annoncé, c'est Notre-Seigneur ; il se déclare lui-même être le Pasteur, le vrai, le bon. A côté de lui, tous les autres pasteurs, même relativement bons, disparaissent ; en un sens, il est le seul Pasteur, parce qu'il est le seul absolument bon.

A quelles marques le Bon Pasteur se reconnaît-il ? « Je donne, dit-il, ma vie pour mes brebis » ; je n'hésite pas à recevoir les morsures des loups qui leur étaient destinées ; je les couvre de ma personne, ces chères brebis, je les arrose de mon sang, je les sauve de la dent des bêtes dévorantes, tout différent en cela du mercenaire qui « voit le loup et qui s'enfuit ».

Ces brebis, aurait pu ajouter Notre-Seigneur, pour lesquelles je répands mon sang et donne ma vie, je les nourris, par un prodige inouï, de ma chair immolée, et je les abreuve de mon sang répandu. Voilà jusqu'où va ma charité pour elles. Quel pasteur a jamais nourri ses brebis de sa propre chair ?

Par suite de ce dévouement sans limite et vraiment tout divin, il s'établit une connais-

sance très intime entre le pasteur et les brebis ; connaissance qui suppose réciprocité d'affection, de tendresse, de confiance, de dévouement, de la part des brebis vis à-vis de leur pasteur ; connaissance, qui est sur le modèle de la compénétration du Père et du Fils l'un par l'autre dans les arcanes de la Sainte Trinité.

Ici élevons nos pensées. « Le Père connaît son Fils », et il est même seul à le connaître sans limitation aucune ; « Le Fils connaît le Père », et il est seul à le connaître d'une connaissance adéquate. Grâce à cette connaissance réciproque, ils se compénètrent, ils se possèdent l'un l'autre. Or, à l'imitation de cette connaissance du Fils par le Père, du Père par le Fils, « je connais mes brebis, dit Notre-Seigneur, et mes brebis me connaissent ». Se peut-il concevoir union plus grande, plus complète, plus intime, entre le divin Pasteur et ses heureuses brebis ? Ah ! oui, la vie éternelle est vraiment renfermée dans la connaissance aimante et béatifiante de Jésus, le Bon Pasteur.

Ainsi le comprenaient les chrétiens de la primitive Eglise : saintement enivrés de la connaissance et de l'amour du Bon Pasteur, ils en reproduisaient la douce image sur leurs sarcophages



et sur les murailles des catacombes. Tout l'Evangile est là, dans ce symbole du Bon Pasteur, qui porte la brebis retrouvée sur ses épaules sacrées et la nourrit comme d'un lait exquis. Ces chrétiens-là chantaient avec allégresse les versets du psaume XXII : « Le Seigneur est mon pasteur, je ne manquerai de rien, il me conduira dans les pâturages. »

Ah ! soyons les vraies brebis du Bon Pasteur, soyons dociles, soyons confiants, soyons fidèles, soyons abandonnés. Disons-lui : « Quand je marcherais dans les ombres de la mort, je ne craindrais rien, parce que vous êtes avec moi. »

XX

Jesu, lux vera,

Miserere nobis.

Jésus, vraie lumière,

Ayez pitié de nous.

Jésus est le Bon Pasteur, et il est la vraie Lumière. « Il était la vraie Lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde (*Joan. 1, 9*). » Par ces paroles, l'évangéliste nous donne à entendre que Jésus, comme Dieu, est la lumière primordiale, la lumière essentielle qui éclaire toute intelligence créée, et que la raison humaine ne peut entrer en activité que sous l'influence de cette lumière. Accueillons avec respect et adoration une donnée si haute. Les hommes, qui se servent de leur raison contre le Verbe, tomberaient à l'instant même dans la stupidité de l'animal, si le Verbe leur retirait sa lumière.



Maintes fois le Sauveur répète, dans le divin évangile de saint Jean : « Je suis la Lumière ; moi la Lumière, je suis venu dans le monde. » Cette expression a une étendue infinie qu'il ne faut pas restreindre ; la Lumière embrasse en elle-même toutes les lumières, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce, soit dans l'ordre de la gloire. Néanmoins, comme c'est le Verbe fait chair qui parle ainsi dans le cours de sa vie mortelle, il faut entendre plus spécialement ici la lumière de la grâce, qui éclaire les hommes pour les faire entrer dans la voie du salut. Jésus n'est pas venu en ce monde pour éblouir les hommes par la révélation des secrets de la nature, mais pour leur enseigner les vérités qui sauvent les âmes en les purifiant et en les régénérant.

Cette Lumière qu'est le Verbe est éternelle ; paraissant dans la chair, elle se comporta pour ainsi dire suivant les lois du temps. Elle se leva, elle rayonna, puis peu à peu elle sembla cacher ses rayons. Elle a ses heures pour luire efficacement ; il est urgent d'en profiter. Au moment de clore sa carrière, Notre-Seigneur donne aux Juifs cet avertissement d'une gravité très saisissante : « Il vous reste encore un peu de lumière ;

marchez, tandis que vous avez la lumière, de crainte que les ténèbres ne vous surprennent.... Tandis que vous avez la lumière, croyez en elle pour devenir des enfants de lumière (*Joan. XII, 35, 36*). » Quel malheur, trop souvent irréparable, de laisser passer dans une oisiveté stérile les heures durant lesquelles la lumière brille, nous excitant à marcher, nous stimulant à travailler !

Après les heures de lumière, viennent les heures de nuit : heures de tentation, de trouble, d'angoisse, heures aussi qui précèdent la mort. Notre-Seigneur lui-même voulut subir « cette heure et puissance des ténèbres ». Pauvres âmes que celles-là, qui, n'ayant pas profité des heures de lumière, se trouvent surprises par la nuit !

O Jésus, Lumière éternelle, « Demeurez avec nous, car il se fait tard (*Luc. XXIV, 29*) ». Nous ne craignons pas les ténèbres de la tentation qui émanent de Satan, si vous rayonnez dans nos cœurs, ô Lumière, contre laquelle la nuit ne saurait prévaloir. La seule nuit qui soit vraiment à craindre, est celle que produit le péché, surtout le péché sciemment commis, le péché contre l'Esprit saint. De cette nuit, de ce péché, Seigneur, délivrez-nous !

Et comme il est sur la terre bien des âme faibles, préservez-les, Seigneur, des grandes tentations, durant lesquelles la foi vacille et semble prête à s'éteindre.

O vraie lumière, dissipez la nuit du mensonge la nuit du péché : brillez, régnez, triomphez.

De la lumière de la grâce, conduisez-nous à la lumière indéfectible de la gloire.

XXI

Jesu, sapientia æterna,

Miserere nobis.

Jesus, sagesse éternelle,

Ayez pitié de nous.

LA Sagesse éternelle est le Fils de Dieu, c'est Jésus.

La Sagesse dit d'elle-même : « Je suis sortie de la bouche du Très-haut (*Eccli. XXIV, 5*). » Elle se représente, inséparable de Dieu, « se jouant sur le globe de la terre, et faisant ses délices d'être parmi les enfants des hommes (*Prov. VIII, 31*) » Elle déclare que « elle atteint à ses fins avec force et dispose tout avec suavité (*Sap. VIII, 1*) ».

A ces traits, comment ne pas reconnaître le Verbe de Dieu, qui est né du Père par voie intellectuelle, de toute éternité ; le Verbe, par qui toutes choses ont été faites ; le Verbe, source de

vie pour tous les êtres vivants, et vraie lumière des esprits ; le Verbe, qui donne à la création un sens intelligible, parce qu'il y met la distinction et l'ordre ?

Bien plus, en cette Sagesse qui fait ses délices d'être parmi les enfants des hommes, ne pressent-on pas l'incarnation de Celui qui « étant le Verbe, s'est fait chair, et a habité parmi nous (*Joan. I, 14*) » ?

Oui, la Sagesse éternelle, c'est bien Jésus.

Au commencement, la Sagesse avait créé le monde en se jouant ; sur la fin des siècles, ayant pris notre nature, elle a recréé spirituellement le monde des âmes. Il était devenu inharmoine par le péché ; elle lui a rendu son eurythmie première ; bien plus, par ses propres humiliations et souffrances, elle a ajouté à l'harmonie du monde des cordes nouvelles qui rendent des vibrations insoupçonnées et de tout point ineffables. Vaincre le mal par le bien, tirer le bien du mal, c'est le chef-d'œuvre de la sagesse : elle éclate, plus encore que la puissance, nous disent les saints Pères, dans le grand œuvre de la rédemption.

Autrefois, la Sagesse s'était fixée en Sion, elle se reposait dans la cité sainte, elle faisait pa-

raître sa puissance en Jérusalem (*Eccli. XXIV, 15*). Maintenant, elle habite dans l'Eglise, à laquelle elle s'est unie par un lien indissoluble ; sous le couvert de l'Eglise d'ici-bas, société visible qui implique un mélange de bons et de méchants, elle se prépare une Eglise toute céleste, dans laquelle il n'y aura plus que des élus et des saints.

Autrefois déjà, elle se comparait à la vigne qui fructifie ; elle se déclarait « la mère de la belle dilection, de la crainte, de la connaissance, de la sainte espérance (*Eccli. XXIV, 23, 24*) ». Combien plus aujourd'hui, sous la loi de grâce, ne produit-elle pas ces germinations de sainteté !

En cette œuvre de culture intime des âmes, la Sagesse, qui est notre Jésus, se montre mère : « Je suis la mère, *Ego sum mater.* » Elle se montre aussi épouse. Elle va au devant de son disciple « comme une mère honorée, elle le reçoit comme une épouse vierge (*Eccli. XV, 2*) ».

Ces considérations sont ravissantes : Jésus qui a pour nos âmes des délicatesses de mère, des tendresses d'épouse ! Ne se compare-t-il pas à la poule « qui ramasse ses poussins sous ses ailes (*Mat. XXIII, 37*) » ?

O Sagesse éternelle, que vous êtes grande et inaccessible, quand du haut de votre trône vous

atteignez à vos fins avec force ; que vous êtes condescendante et maternelle, quand, vous insinuant dans les âmes pour les sauver, vous disposez tout avec suavité !

Avec quelle puissance, et avec quel *grand respect* — le mot est de la Sainte Ecriture, ne maniez-vous pas les cœurs qui vous sont soumis !

Ah ! venez en moi, emparez-vous de moi, conduisez-moi à ma fin dernière par le chemin du renoncement, âpre en lui même, que votre amour rend doux et facile.

Habitez dans l'Eglise, ô Sagesse mère et maîtresse des âmes ; et de dessous les voiles d'infirmité qui la couvrent sur la terre, faites-la surgir, sans tache ni ride, pure et éclatante, au soleil de l'éternité.

XXII

Jesu, bonitas infinita,

Miserere nobis.

Jésus, bonté infinie.

Ayez pitié de nous.

JÉSUS est mieux que bon, il est la Bonté : non pas une bonté quelconque, mais la Bonté infinie ; car il est Dieu. Un jour, répondant à une interrogation, il dit : « Que me questionnez-vous sur ce qui est bon ? Dieu seul est bon (*Mat. XIX, 17*). » Notre-Seigneur savait, lui, en quoi consiste la bonté substantielle, proprement dite ; cette bonté, il l'était comme Dieu.

La Bonté divine s'est créé un organe dans lequel elle réside ; et c'est le cœur de l'Homme-Dieu : non pas directement le cœur matériel, l'organe de chair ; mais la puissance affective de l'âme du Sauveur, qui revendique le nom de cœur, et qui d'ailleurs anime et fait vibrer le cœur de chair.



Celui qui honore ce divin cœur doit remonter jusqu'à la source de laquelle s'échappent les flots d'intarissable bonté dont il est le surabondant réservoir ; et il trouve la divinité elle-même. Il admire comment cette bonté suprême a voulu s'épancher dans un cœur humain, pour se communiquer aux hommes.

Ah ! que ce cœur de l'Homme Dieu est grand, large, d'une insondable profondeur ! Saint Paul ne l'avait-il pas en vue, quand il parlait de « la largeur, de la longueur, de la sublimité, de la profondeur » qui apparaissent en Jésus, de « cette charité du Christ qui surpasse toute science (*Eph. III, 18, 19*) » ? Comment sonder la charité de ce cœur, qui nous aime malgré notre indignité, qui persiste à nous aimer malgré notre ingratitude ; qui aime, il faut le dire, tant de créatures humaines, malgré la prévision de leur obstination sans remède et de leur perte éternelle ?

Quoique bien peu initiés aux choses de l'amour, nous comprenons que cette bonté adorable accumulée dans un cœur d'homme, que cette bonté impatiente de se répandre, y causait une vive souffrance. Ici-bas l'amour est dans un état souffrant ; il tourmente, il brûle, il consume le cœur

où il s'allume, pourquoi ? Parce qu'il subit une contrainte, une contradiction, qui s'oppose à son effusion plénière ; parce que trop souvent il n'est pas compris, il n'est pas aimé. L'amour n'est pas aimé ! criait en se lamentant sainte Marie-Madeleine de Pazzi. Qui pourrait dire tout ce que le cœur de Jésus a souffert de ce chef en sa vie mortelle ; quelle couronne d'épines l'a serré et meurtri, quelle croix l'a percé et pénétré jusqu'aux fibres les plus intimes ?

Jésus a souhaité ardemment son sacrifice sanglant, parce qu'il y a vu un moyen de triompher de toutes les oppositions, de toutes les résistances, qui contrariaient l'effusion de son amour. « Quand je serai élevé de terre, a-t-il dit, j'attirerai tout à moi (*Joan. XII, 32*). »

Il a subi cette exaltation crucifiante, suivie de près d'une exaltation dans la gloire ; et effectivement il a attiré tout à soi. La grâce s'est répandue dans le monde comme un torrent ; mis en face de la croix, les hommes y ont reconnu la vérité de l'éternel amour.

Et toutefois, quelle opposition à la Bonté infinie, quelle contradiction à Jésus qui nous a tant aimés ! Ah ! combien le monde est aveugle et coupable ! S'il repousse les avances de la Bonté

infinie, où peut-il tomber sinon dans l'irréparable malheur ?

Ah ! prions cette Bonté suprême de triompher de la malice des hommes. Demandons au Sacré-Cœur de régner, comme il l'a promis, malgré les oppositions les plus criminelles, sur tous les cœurs. Le dernier mot de la grande lutte entre le bien et le mal, entre l'amour et la haine, doit appartenir à l'amour infini.

XXIII

Jesu, via et vita nostra,

Miserere nobis.

Jésus, notre voie et notre vie,

Ayez pitié de nous.

JÉSUS est la voie : *Ego sum via*. Etrange affirmation ! « Je suis la voie, nul ne vient au Père que par moi (*Joan. XIV, 6*). » La route est unique, on ne saurait s'en passer ; quiconque veut parvenir doit la prendre. Mais quel est le terme où cette route conduit ? Elle mène au Père. Quelle grandeur en cette expression ! Pour l'humanité, infirme et misérable, il y a un Père, et ce Père est Dieu lui-même. Mais ce Père habite une lumière inaccessible : comment le trouver, l'aborder ? Voici la route, c'est Jésus. On prend la route, quand on suit Jésus. « Celui qui me suit, dit Jésus, ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de vie (*Joan. VIII, 12*). »

Ainsi la route est lumineuse ; bien plus, celui qui est la route est en même temps la lumière, non pas une lumière quelconque, mais la lumière de vie ; étant la lumière, il est aussi la vie. « Je suis la voie, la vérité, et la vie. » Quelle synthèse ! Tout se trouve en Jésus : ce qui est divisé dans l'ordre inférieur des choses, est identifié en celui qui tient le point culminant de la création, qui par son humanité rattache l'homme à Dieu, à savoir en Jésus.

Toutes ces affirmations s'enchaînent et s'appellent l'une l'autre. Pour arriver à un terme, il faut une voie ; pour suivre une route, la lumière est indispensablement nécessaire ; pour y marcher, des forces sont requises qui supposent la vie et même l'abondance de la vie. Jésus, par ses exemples, nous trace la route ; il donne la lumière par sa doctrine qui est la vérité ; il répand la vie dans les âmes par sa grâce. Les exemples ont besoin du commentaire de la doctrine : mais c'est la grâce seule qui infuse à l'âme la vie surnaturelle, qui lui donne de marcher courageusement dans la voie et d'arriver au terme.

Aussi nous acclamons spécialement Jésus comme étant « notre vie ».

Il est la vie de nos âmes ; de lui-même il fait couler en nous la vie surnaturelle. Il est la vigne et nous sommes les rameaux ; la sève passe de la vigne dans les rameaux. Le rameau, attaché à la vigne, fructifie, c'est un rameau vivant ; le rameau, détaché de la vigne, loin de fructifier en aucune manière, se dessèche, c'est un rameau mort. Nulle vie pour nous, que si nous restons attachés à Jésus par la foi et par l'amour.

Ainsi parle Jésus lui-même en saint Jean (XV). Il accentue cette doctrine, en déclarant que sans lui nous ne pouvons rien faire, rien absolument, dans l'ordre du salut et de la vie éternelle. Il ne vient pas simplement perfectionner ce qui est commencé ; il imprime le premier mouvement, de même qu'il donne la consommation ; en dehors de son action purifiante et sanctifiante, à laquelle notre coopération s'ajuste, c'est en nous le vide, le néant, la mort.

Avec lui au contraire, qui excite l'âme, qui la vivifie, qui la soutient, qui la mène au terme, c'est la vie et l'abondance de la vie, c'est une riche fructification ; c'est un état de filiation adoptive vis-à-vis de Dieu, qui assure le succès de toutes nos demandes.

La vie que Jésus nous infuse est sa propre vie

qu'il nous communique ; en la recevant, nous pensons comme Jésus, nous aimons comme Jésus, nous agissons comme Jésus. Ah ! puisse la vie que Jésus nous verse absorber notre vie naturelle, et la transformer en Dieu !

Jésus, soyez notre vie ; Jésus, notre vie, ayez pitié de nous !

XXIV

Jesu, gaudium angelorum,

Miserere nobis.

Jésus, joie des anges,

Ayez pitié de nous.

JÉSUS peut être appelé le Dieu des anges, le roi des anges, la lumière des anges, la vie des anges : tous ces titres lui conviennent. Les anges adorent sa divinité ; ils adorent aussi son humanité. Ils reconnaissent son empire souverain : lui qui pour se faire homme est descendu au dessous des anges, est élevé au-dessus d'eux par la communication des privilèges de sa divinité à sa nature humaine. En tant que Verbe éternel, il est la lumière des anges dans le triple ordre de la nature, de la grâce et de la gloire : tout a été fait par lui, la lumière et la vie émanent de lui seul.

Etant pour les anges Dieu, roi, lumière, vie, pourquoi Jésus est-il spécialement invoqué sous ce titre : Joie des anges ?

Il semble que cette expression est née de la contemplation du rôle des anges dans la vie humaine de Jésus.

A sa naissance, ils chantent : leur joie jaillit en une musique céleste qui se prolonge en doux échos sur les collines de Bethléem. Ils se réjouissent de la grande gloire procurée à Dieu par la naissance de son Verbe, de la plénitude de paix qui du sein du Verbe incarné va s'épancher sur le monde.

Que dire des sentiments des anges, quand ils soutiennent par des aliments mystérieux l'humanité défaillante de Jésus au désert, quand l'un d'eux la fortifie prête à mourir au jardin de l'agonie ? L'impassible nature angélique, capable seulement de joie non de tristesse, ne fut-elle pas cependant comme interdite à ce spectacle ?

Mais la joie des anges éclate d'autant plus vive au matin de la résurrection. Ils se tiennent au tombeau de Jésus, fulgurants et splendides ; ils rassurent les saintes femmes d'une voix très douce. On les retrouve également, en vêtements

blancs, sur la montagne des Oliviers, au jour de l'ascension du Sauveur.

Le grand saint Jean-Baptiste s'est réjoui à la venue de l'Epoux Jésus ; il a tressailli à sa voix, lui l'ami de l'Epoux. Les anges eux aussi sont les amis, les compagnons de l'Epoux ; ils figurent comme tels, suivant le commentaire des saints Pères, dans le Cantique des cantiques. Ils se réjouissent de l'union de l'Epoux et de l'Epouse, dont ils ont préparé la rencontre ; ils sont les fleurs vivantes de l'éternelle joie qui est Jésus.

Et nous aussi, hommes rachetés, nous devons nous réjouir en Jésus, qui est notre Sauveur, qui pour nous a répandu son sang, ce qu'il n'a pas fait pour les anges.

Ce beau titre de Jésus « joie des anges » nous invite à élever nos cœurs vers la patrie céleste. Nous ne pouvons ici-bas en pénétrer les secrets. Mais nous savons que des anges et des hommes sauvés il se fait là-haut une seule société, dont le Verbe incarné, dont l'Agneau est le centre et la lumière. C'est par lui que les anges louent la majesté divine, que les dominations l'adorent, que les puissances la révèrent avec tremblement, que les vertus du ciel et des cieux et les bienheureux séraphins la célèbrent dans un harmonieux

transport. Et nous demandons que nos voix soient associées aux voix angéliques, pour dire sur le ton d'une confession suppliante : *Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées, les cieux et la terre sont remplis de la majesté de votre gloire, hosannah au plus haut des cieux !*

C'est ainsi que Jésus est la joie des anges ; c'est ainsi qu'il sera notre joie. Ainsi-soit-il !



XXV

Jesu, rex patriarcharum,
Jesu, magister apostolorum,
Jesu, doctor evangelistarum,
Miserere nobis.

*Jésus, roi des patriarches,
Jésus, maître des apôtres,
Jésus, docteur des évangélistes,
Ayez pitié de nous.*

L'APÔTRE saint Paul nous représente les apôtres et les prophètes comme les fondements de l'Eglise, les uns et les autres reposant sur la pierre fondamentale, sur la pierre angulaire qui est Jésus-Christ. Annoncé dans le Testament ancien, révélé dans le nouveau, le Verbe incarné est la clef de l'un et de l'autre.

Il est appelé le roi des patriarches. La note de sa royauté est très saillante dans l'ancienne loi. Par sa nature humaine, il descend des patriarches ; par sa nature divine, il est leur roi.

Les patriarches et les prophètes, puis les apôtres, sont les sommets de l'humanité ; les uns et les autres se rattachent à cette cime unique et divine qui est Jésus. Elle domine d'une incommensurable hauteur les deux versants qui constituent les annales humaines.

Jésus est roi des deux côtés : en lui se concentrent les dignités royale, sacerdotale et prophétique, qui caractérisent les oints du Seigneur : son onction à lui est incomparablement plus excellente. Il est LE CHRIST.

Roi partout, roi toujours, il déploie, dans les temps de la nouvelle alliance, les splendeurs de sa doctrine : il est le maître des apôtres, il est le docteur des évangélistes.

« Vous n'avez qu'un maître, dit-il lui-même à ses apôtres, et c'est le Christ (*Mat. XXIII, 10*). » Maître issu du Père, maître infailible, il parle, et dans le son de sa voix paraît une assurance divine, une autorité que les pharisiens n'ont pas. Il dit : « Je suis la Vérité... Je suis la Lumière. » Et personne n'ose lui dire : Vous n'êtes pas la Vérité.

Il dépose en ses apôtres les semences de toutes les vérités qu'il veut porter à la connaissance du monde ; puis, par le Saint-Esprit, il les fait en-

trer en la pleine intelligence de toutes ces vérités sans lesquelles il n'y a pas de salut possible. Il se montre ainsi le maître intérieur comme il est le maître extérieur. Des maîtres extérieurs, il en prend et il en emploie pour semer sa doctrine ; mais il reste l'unique maître intérieur. Et c'est en ce sens qu'il dit à ses apôtres, ces maîtres des nations : « Ne prenez pas le nom de maîtres, l'unique maître pour vous c'est le Christ. »

Tout spécialement il s'empare de l'esprit des évangélistes, et leur dicte l'expression exacte, impeccable, qui rend la physionomie de ses divins enseignements. Il est leur docteur ; et sa doctrine est strictement une, bien que diversifiée en quatre sources qui ont chacune leur caractère, bien que déversée en quatre fleuves qui prennent chacun pour ainsi dire leur direction.

O Jésus, roi des patriarches, gouvernez l'humanité ; ô Jésus, maître des apôtres, enseignez-nous intérieurement toutes les vérités qui découlent de la tradition apostolique par les lèvres de votre Eglise ; ô Jésus, docteur des évangélistes, donnez-nous l'intelligence et l'amour des paroles de vie qui sont contenues dans les saints évangiles.

XXVI

Jesu, fortitudo martyrum,

Jesu, lumen confessorum,

Jesu, puritas virginum,

Miserere nobis.

Jésus, force des martyrs,

Jésus, lumière des confesseurs,

Jésus, pureté des vierges.

Ayez pitié de nous.

LA grâce de Jésus, qui est une en sa source, est multiple en ses manifestations. Elle agit incessamment dans l'Eglise ; elle y fait paraître la force des martyrs, la lumière des confesseurs, la pureté des vierges.

Ces trois notes sont surhumaines. La force calme et intrépide des martyrs, consciente d'elle-même, si différente d'un brutal fanatisme ; la lumière des confesseurs, si élevée au-dessus de la science humaine, évidemment infuse, qui reluit dans les humbles et dans les petits ; la pureté des

vierges, éclatante comme la neige, terne et incorruptible comme l'ivoire : portent manifestement, dans un monde faible, aveugle, corrompu, le cachet du divin.

Cette force, cette lumière, cette pureté, glorifient Jésus, de qui elles découlent originairement. Elles lui rendent un éclatant témoignage. Témoignage du sang, témoignage de la foi des simples, témoignage de la virginité, l'Eglise, en divers de ses membres, ne cesse jamais de les rendre, durant sa carrière terrestre, à Jésus-Christ son Epoux.

Mais il est évident que par là elle ne fait que rendre à son Epoux ce qu'elle reçoit de lui. Saint-Paul nous dit que Notre-Seigneur s'est fait pour nous « sagesse, justice, sanctification et rédemption (1 Cor. 1, 30) ». De même nous le proclamons, substantiellement pour ainsi dire, « la force des martyrs, la lumière des confesseurs, la pureté des vierges ». Car ces trois dons ne peuvent être séparés du foyer duquel ils émanent, et ils s'identifient avec lui.

Saint Augustin caractérise comme il suit les trois grandes machines de guerre, par lesquelles le monde, sous l'instigation de Satan son prince, cherche à détruire la foi, à entamer l'intégrité

des croyants. Il les appelle les erreurs, les amours, les terreurs, *errores, amores, terrores*. Aux erreurs inventées et propagées par le monde pour séduire les simples, Jésus oppose la lumière qui reluit dans les confesseurs ; aux amours pernicieuses qu'il inspire et fomenté, il oppose la pureté qui éclate spécialement et victorieusement dans les vierges ; aux terreurs qu'il répand par les menaces et les supplices, il oppose la force qui se manifeste principalement et qui triomphe dans les martyrs. Chaque chrétien fidèle, dans la mesure qui est requise eu égard aux tentations qu'il supporte, participe à cette lumière, à cette pureté, à cette force invincible : car ces trois dons subsistent dans l'Eglise, et se communiquent à tous les membres de l'Eglise.

O Jésus, force des martyrs, pitié pour nous qui sommes si faibles ; lumière des confesseurs, pitié pour nous qui sommes si ignorants ; pureté des vierges, pitié pour nous qui sommes si facilement séduits.

O Sainte Eglise, nous t'aimons, nous nous attachons à ton sein maternel, ô toi qui ne cesses de rendre à ton Epoux le témoignage du sang, le témoignage de la doctrine, le témoignage de la virginité.

XXVII

Jesu, corona sanctorum omnium,

Miserere nobis.

Jésus, couronne de tous les saints,

Ayez pitié de nous.

Tous les saints sont en dépendance de Notre-Seigneur, qui est le Saint des saints, le seul Saint comme chante l'Eglise. Dès l'éternité, il les a choisis dans sa prescience infallible ; s'étant fait homme, il les a véritablement conçus dans l'arcane de son cœur, pour les faire paraître tour à tour le long des âges, suivant les desseins de son inscrutable sagesse.

Ils se rattachent au Sauveur sous trois aspects : ils procèdent de lui comme cause effective ; ils se modèlent sur lui comme cause exemplaire ; ils se rapportent à lui comme cause finale. Ces trois points de vue, que nous allons développer dans un langage moins abstrait, s'enchaînent et se complètent.

Les saints sont les fruits de la grâce que Jésus-Christ a méritée par son précieux sang. Cette grâce les a prévenus par ces touches intimes que le psalmiste appelle « des bénédictions pleines de douceur » ; elle les a soutenus contre leur propre faiblesse dans l'accomplissement intégral de la sainte volonté de Dieu ; elle leur a donné la sainte persévérance, en les préservant d'un retour offensif du péché, en les délivrant du mal.

Ils sont formés par cette grâce puissante et efficace sur le modèle de Jésus. Il n'y a de sainteté que dans la reproduction des traits de l'homme nouveau. Mais, si les saints ne sont tels qu'autant qu'ils réalisent un degré de ressemblance avec le Sauveur, aucun d'eux ne reproduit sa divine physionomie avec une intégrité absolue. Tous, même les plus parfaits, restent en arrière sur le modèle dont plus ou moins ils se rapprochent (1). Il est certains traits

(1) Le moindre entre les saints a toutes les vertus. Mais la perfection absolue et définitive de chaque vertu, la proportion harmonique des vertus les unes par rapport aux autres, en un mot l'eurythmie morale suprême, est l'apanage du Saint des saints, et après lui de la Sainte Vierge.

caractéristiques, douceur et humilité par exemple, sans lesquels aucune sainteté n'est possible ; mais sur ce fonds commun éclate une merveilleuse variété de tendances et d'aptitudes. Les uns parmi les saints reproduisent un aspect du Sauveur comme serait sa vie cachée ; les autres, un autre aspect, sa vie publique, sa prédication, sa passion, son sacerdoce. En réunissant tous ces aspects, on arrive à reconstituer la ressemblance totale du Sauveur. Ainsi l'assemblée des saints, prise en sa généralité, nous donne un Jésus mystique complet, extension et reflet du Jésus réel.

Les saints se rapportent à Jésus ; ils sont voulus et créés de Dieu pour le glorifier. Ils sont la gloire et la couronne de Jésus ; et Jésus réciproquement est leur gloire et leur couronne. De lui émanent les rayons de splendeur qui leur forment un nimbe ; et ces rayons rejaillissent à la gloire de Jésus qui en est la source.

L'Apocalypse nous représente les saints déposant leur couronne au pied du trône de l'Agneau ; ils témoignent par ce geste que tout l'éclat de leur sainteté est l'œuvre de la grâce, et qu'ils ne doivent rien s'en attribuer à eux-mêmes comme d'eux-mêmes *Non nobis, Domine,*

non nobis, sed nomini tuo de gloriam. Mais à ce geste Dieu répond en attestant qu'ils ont mérité la couronne de gloire, et qu'elle leur appartient réellement.

O Jésus, couronne de tous les saints, j'espère la couronne, précisément parce que cette couronne c'est vous : couronne de grâce, couronne de justice sans doute, mais aussi de pardon, qui s'obtient par un cœur contrit et humilié.



XXVIII

Propitius esto, Parce nobis, Jesu,

Exaudi nos, Jesu.

Soyez-nous propice, Epargnez-nous, Jésus,

Exaucez-nous, Jésus,

L'ÂME ne se lasse pas d'invoquer Jésus sous les titres les plus magnifiques et les plus doux ; mais elle n'oublie pas pour cela sa misère et ses besoins. Elle ne se croit pas encore dans le royaume ; elle se sent dans l'exil. Sa misère est grande, ses besoins sont multiples.

En général, elle a besoin d'une délivrance ; elle est ici-bas plus ou moins tributaire et captive du mal ; de plus, elle se sent menacée de calamités, que Dieu seul peut détourner par une gratuite miséricorde.

L'âme, qui a appris à se connaître elle-même

dans la vérité, a de quoi s'épouvanter d'elle-même. Sa perte éternelle peut sortir de son propre fonds ; et rien, si ce n'est la grande pitié de Dieu pour une créature aussi faible et aussi viciée, ne lui garantit qu'elle n'en sortira pas.

Elle est foncièrement instable : aujourd'hui bonne, demain elle peut changer et devenir mauvaise. Ce changement ne se constate que trop souvent dans les annales du cœur humain. Qui donc fixera son inconstance ? Qui donc neutralisera les forces mauvaises qui s'agitent obscurément au fond d'elle-même, et qui la sollicitent au péché ? Qui donc fera prévaloir définitivement, en cette créature qui oscille, le mouvement qui la porte vers le bien, vers le salut ? Qui, si ce n'est Dieu lui-même ? Qui, si ce n'est Jésus ?

Appelons donc Jésus à notre secours.

A ce Fils éternel du Dieu vivant, devenu pour nous le fils de Marie, à ce Roi de gloire, à ce Bon Pasteur, réclamons la délivrance de tout mal.

Nous le nommons Jésus : en tant qu'il est Jésus, il est tout nôtre, puisqu'il est notre sauveur, notre frère, le compagnon divin de nos infor-



tunes, le médecin de nos langueurs, le répondant de nos péchés.

Soyez nous propice, épargnez-nous, Jésus ;

Soyez-nous propice, exaucez-nous, Jésus.

Epargnez-nous, *parce nobis* ; ayez une immense compassion pour des êtres de néant et de péché, qui ne mériteraient que justice, et qui espèrent en votre miséricorde.

Epargnez, car vous êtes juge ; avant que d'être juge, soyez sauveur. Epargnez !

Exaucez-nous aussi ! Ecartant de nous tout mal, donnez-nous tout bien. Que votre main qui punit se ferme ! que votre main qui donne, qui guérit, qui sauve, qui enrichit, s'ouvre avec une largesse royale !

N'avons-nous pas une hostie de propitiation qui est vous-même ? La tenant dans nos mains, ayant sur elle un droit qui vient de vous, nous sommes armés pour apaiser la redoutable majesté divine, et pour attirer l'abondance des bénédictions célestes.

Voyez, Seigneur, Père saint et tout-puissant ; reconnaissez en cette victime que nous vous offrons, votre Fils très innocent, très pur, très agréable, Jésus.

Et vous, ô Jésus, exercez votre office d'avo-

cat auprès du Père ; faites monter vers lui en notre faveur, par la présentation de vos plaies glorifiées, votre interpellation toute puissante.

Nous demandons de devenir avec vous un même sacrifice, en esprit de propitiation et de louange.

Epargnez nous, exaucez-nous, Jésus !

XXIX

**Ab omni malo, Ab omni peccato,
Libera nos, Jesu.**

*De tout mal, De tout péché,
Délivrez-nous, Jésus.*

DANS les litanies des saints, il est fait une énumération de tous les maux et fléaux qui, depuis le péché d'Adam, pleuvent sur le genre humain : peste, famine et guerre, foudres et tempêtes, tremblements de terre, de tout cela l'Eglise demande à Dieu la délivrance. Car en ces phénomènes ou événements, qui directement relèvent des causes secondes naturelles ou libres, elle voit l'action de la cause première qui retient ou lâche celles ci à son gré, selon que l'homme mérite protection ou châtiment. Qu'il y ait là application de lois physiques ou jeu de causes libres, cela ne veut pas dire qu'une force su-

prême et directrice n'intervienne pas ; cette force se manifeste, toujours juste, par l'action même des forces inférieures ; aussi la prière peut prévenir et arrêter, par le recours à Dieu, leurs effets désastreux.

Ici aucune énumération de ce genre n'est faite. L'Eglise se contente de demander à Dieu, en général, délivrance de tout mal, *ab omni malo*. C'est la simple répétition de la demande du Pater, *libera nos a malo*. Demande, dit saint Augustin, si universelle, si constamment actuelle, qu'elle est comme le gémissement de l'humanité, la grande plainte qui monte de son sein. Le mal ici-bas, soit moral, soit physique, nous presse de tous côtés, en sorte qu'à peine pouvons-nous respirer.

L'œil de l'Eglise pénètre dans cet abîme du mal, et au fond elle y découvre le péché. C'est lui, la racine maudite, de laquelle sort le mal sous toutes ses formes. Enlevez la racine : certains rejetons végéteront encore ; mais, séparés de leur racine, ils finiront par disparaître, au moins au seuil du siècle futur.

La mort, dit l'Apôtre, a été introduite par le péché : celui-ci a désorganisé notre nature intégrale, et y a inoculé la concupiscence ; de plus,

il attire les châtiments de Dieu, les temporels qui sont plutôt préventifs, puis les éternels.

Ah ! que de maux proviennent de ce mal destructeur du plan divin, qu'on nomme le péché !

De tout mal, délivrez-nous, Jésus ; mais, avant tout, délivrez-nous du péché, de *tout* péché.

Le péché, nous le sentons, est le seul mal proprement dit, le seul désordre radical et essentiel, parce qu'il est le seul qui s'attaque à Dieu et à ses attributs. Même dans le péché véniel, se trouve une malice, une perversité, qui est à fuir plus que toutes les calamités, plus que toutes les souffrances, plus que la mort, et même plus que l'enfer. Celui qui le commet délibérément est bien à plaindre ; il fait preuve d'un aveuglement partiel qui pourrait bien amener un jour ou l'autre l'aveuglement total et la perte de son âme.

La vue du péché nous ferait mourir d'horreur, si nous le voyions à nu ; et nous le commettons si facilement !

O Jésus, délivrez-nous du péché, de *tout* péché : ne permettez pas que nous regardions comme négligeable la moindre offense qui constitue une atteinte aux droits de Dieu sur nous, une injure à votre rédemption, une déperdition des mérites de votre précieux sang !

XXX

Ab ira tua,

Libera nos, Jesu.

De votre colère,

Délivrez-nous, Jésus.

PARMI les scènes terribles qui figurent dans l'Apocalypse, il en est une qui est, sinon plus redoutable, au moins plus dramatique que toutes les autres. A l'ouverture du sixième sceau, un grand tremblement de terre se produit, le soleil devient noir comme un sac de cendre, la lune apparaît couleur de sang, le ciel se retire en se pliant comme un livre ; les montagnes et les îles sont changées de place ; tous les hommes se cachent dans les cavernes et les rochers. « Ils crient aux montagnes et aux pierres : Tombez sur nous, et cachez-nous de devant la face de Celui qui est assis sur le trône, dérobez-nous à la colère de l'Agneau ; car le grand jour de leur colère est arrivé, et qui pourra se tenir debout ? (*Ap. VI, 12-17*). »

Que s'est-il passé ? D'où vient ce bouleversement de la nature entière ? L'Agneau est entré en colère ; rien d'effrayant comme la colère de l'Agneau ; elle sévit comme un souffle de tempête, et personne ne peut se tenir debout devant elle.

L'Agneau est Jésus ; Jésus est l'Agneau, parce qu'il est la douceur, la patience, la bonté ; mais cette bonté est inséparable de la justice, cette patience a nécessairement un terme, cette douceur peut se tourner en colère, et alors quelle colère ! On ne sait où se cacher pour fuir la colère de l'Agneau.

Et en effet où se cacher ? l'Agneau est notre refuge ; c'est lui qui nous met à couvert de la colère de Dieu. S'il se met lui-même en colère, et en une telle colère, quel abri aurons-nous, misérables ?

Les cavernes des rochers, les plis des montagnes pourront-ils nous dérober à cette colère du Juge souverain à laquelle rien n'échappe ?

C'est lui seul qui peut nous mettre à couvert contre lui-même : lui sauveur contre lui juge.

Recourons à lui, tandis que nous sommes sur cette terre : car, durant la vie présente, la colère de l'Agneau, s'il y a colère, n'est que pour aider au triomphe de sa miséricorde.

Sa colère, sa vraie colère, éclatera quand il viendra juger les vivants et les morts. N'est-ce pas à cette colère finale, effrayante, indescriptible, que fait allusion le livre de l'Apocalypse ? A moins que l'on admette qu'avant le jugement dernier, il y ait comme des jugements partiels pour frapper de terreur les impies !

Sans nous arrêter à ces questions mystérieuses, vivons de telle sorte qu'au jour de notre mort nous n'ayons pas à redouter la colère de l'Agneau.

L'Apôtre nous avertit que celui qui méprise « les richesses de bonté, de patience, de longanimité » dont Dieu use à son égard, se laissant endurcir dans l'impénitence, « thésaurise la colère pour le jour de la colère et du juste jugement de Dieu (*Rom. II, 4, 5*) ». Expression terrible ! Thésauriser la colère ! En amasser lentement tous les éléments, porter en soi un feu qui couve, qui chaque jour étend ses ravages dans le secret du cœur, et qui à la fin éclatera terriblement !

O Jésus, ne permettez pas que nous abusions des trésors de votre bonté, de votre patience, de votre longanimité.

De votre colère, délivrez-nous, Jésus.

XXXI

**Ab insidiis diaboli, A spiritu fornicationis,
Libera nos, Jesu.**

*Des embûches du diable, De l'esprit de fornication,
Délivrez-nous, Jésus.*

Ici-bas l'Agneau ne nous écrase pas de sa colère ;
mais il peut se faire que, nos péchés l'exigeant
ainsi, il se retire de nous et nous abandonne en
quelque manière.

Il est une mesure de péchés, que nous ne pouvons pas combler impunément ; comme il est une mesure de grâces dont nous ne pouvons pas impunément abuser.

Craignons les secrets jugements de Dieu.

Abandonné, délaissé par l'Agneau, l'homme devient facilement la proie de l'éternel ennemi, du lion furieux, du serpent tortueux, en un mot du diable. Il n'a de lui-même ni la force requise

pour résister à ses violences, ni la sagacité nécessaire pour déjouer ses embûches. L'esprit mauvais enveloppe l'homme d'un réseau ourdi avec tant d'habileté que, fatalement, s'il n'a recours à un aide supérieur, l'homme se trouve enlacé et succombe.

C'est une chose étrange et douloureuse, explicable seulement par le péché originel, que le diable ait tant de puissance pour troubler et désorienter les pauvres créatures humaines. Il n'est pas de lieu si saint où l'on soit à l'abri de ses insinuations malfaisantes ; il sème des défiances, des dissentiments, jusque dans les communautés les plus exemplaires. Saint Antoine voyait la terre couverte des filets qu'il tend ; seules quelques âmes, sincèrement humbles, échappaient à tous ses pièges.

Si nous avons l'œil sur les mouvements de notre propre cœur, nous saisissons nettement l'ingérence d'un esprit hostile et malicieux, qui fait avorter nos bonnes résolutions ; qui, s'il ne peut nous nuire davantage, nous fait déchoir tout au moins de la sphère surnaturelle, pour nous entraîner insensiblement en des pensées, en des affections, en des actions, que la nature inspire et non la grâce de Jésus-Christ.

Des embûches du diable, Jésus, délivrez-nous.
Délivrez-nous spécialement de l'esprit de fornication.

Le diable n'a pas de corps, il n'est pas accessible aux attrait impurs ; mais il les fomenté dans l'homme, comme qui souffle sur des charbons mal éteints et qui les rend incandescents. C'est pour cela qu'on le nomme l'esprit d'impureté : doué d'une redoutable puissance sur l'imagination, il s'en sert pour troubler l'âme par de si obsédants fantômes, qu'elle chancelle comme dans une malsaine ivresse, et, si Dieu n'est pas là pour la soutenir, elle se laisse aller à la dérive de ses passions.

L'Écriture nous apprend que les passions impures sont un juste châtement de l'orgueil. Les philosophes païens, pour n'avoir pas glorifié Dieu selon la connaissance qu'ils en avaient, furent abandonnés à des vices ignominieux : ainsi parle saint Paul (*Rom.* II).

Parfois Dieu permet les tentations de la chair, non pas précisément pour punir l'orgueil, mais pour en prévenir les suggestions. Ainsi (d'après d'excellents interprètes) en arriva-t-il à l'Apôtre, qui, au retour du troisième ciel, fut souffleté par Satan. Il réclama par trois fois sa délivrance,

mais Dieu lui dit, *ma grâce te suffit* (II Cor. XII).

Daigne le Seigneur nous assister de sa grâce dans les tentations dont cette vie est pleine. Le mal n'est pas d'être tenté, mais d'être abandonné à la tentation par un juste jugement de Dieu. Ah ! Seigneur, ne nous laissez pas succomber ! Ah ! Jésus, délivrez-nous du mal et du malin !

XXXII

A morte perpetua,

Libera nos, Jesu.

De la mort éternelle,

Délivrez-nous, Jésus.

LA mort éternelle ! Parole formidable, qui retentit avec le bruit sourd de la pierre d'un tombeau !

Qui dit mort, dit séparation. La mort est la séparation de l'âme et du corps, séparation aussi d'avec les amitiés et intérêts de ce monde. Et cette séparation en elle-même est absolue, irrévocable. Aucune puissance humaine ou angélique ne peut renouer le lien entre l'âme et le corps, après que la mort l'a brisé. Une fois sortie du monde des vivants, l'âme en est bien sortie, et pour toujours.

A nous, chrétiens, Dieu donne la ferme espérance de la résurrection bienheureuse. La mort sera vaincue par le retour triomphant d'une vie

impérissable. Mais cette vie sera une tout autre vie que la vie présente. Le monde, dans lequel nous sommes appelés à entrer par la résurrection, est un monde nouveau, tout différent de celui duquel nous sortons par la mort. En ce qui regarde cette vie mortelle, ce monde périssable, la séparation que la mort comporte est définitive.

O mort, puissions-nous comprendre tes enseignements ! Puissions-nous éviter de nous attacher désespérément à tous ces biens vains et trompeurs, desquels pour toujours tu nous sépares ! Attachons-nous à Dieu seul, qui, en échange d'une vie mourante, nous prépare une vie éternelle. Pour qui se tient uni à Dieu, la mort n'est pas à craindre ; elle est plutôt une délivrance, délivrance des misères de cette vie, délivrance des restes du péché.

L'âme, il est vrai, tient à son corps, la mort lui répugne ; elle voudrait être, comme le dit saint Paul, non pas dépouillée de son corps, mais revêtue d'immortalité sans passer par la dure et inexorable nécessité de mourir. Néanmoins, éclairée des lumières de la foi, fortifiée par l'exemple de Jésus qui a voulu goûter la mort pour nous, elle s'offre à la destruction de son être

en odeur de sacrifice ; elle accepte la mort comme une punition due au péché, elle sait que le jour de la résurrection est proche.

La seule mort qui soit à craindre est la mort éternelle, c'est-à-dire la séparation irrévocable d'avec Dieu foyer de toute vie, de toute béatitude.

L'âme est faite pour Dieu. Si elle chasse Dieu d'elle-même par le péché, et si elle meurt dans son péché, c'en est fait hélas ! elle a perdu Dieu ! Grande, irréparable perte ; c'est la damnation !

Nous ne sentons pas ici-bas le besoin impérieux de Dieu, pain vivant, supersubstantiel de toute âme. Distracte par les objets extérieurs, l'âme pécheresse se déverse pour ainsi dire en dehors d'elle-même. Mais, en entrant dans l'éternité, elle se trouve ramenée comme en son centre : et là elle n'a rien pour se repaître, c'est le vide, un vide effrayant, insondable, le vide de Dieu. En la vie présente, même pécheurs, Dieu nous soutient, et plus ou moins il nous fait sentir son action. D'une âme damnée, Dieu se retire ; c'est la séparation éternelle, la mort éternelle.

Cette peine du dam est accompagnée de la peine du sens, qui, d'après l'enseignement de l'Eglise basé sur les paroles de Notre-Seigneur,

consiste dans le supplice du feu. Comment décrire l'horreur de ce supplice ? Allumé par la colère vengeresse de Dieu, ce feu conserve comme le sel les corps qu'il pénètre, et il fait sentir jusque dans les âmes ses inextinguibles ardeurs. Et néanmoins ce supplice n'égale pas l'incompréhensible angoisse qui résulte de la perte de Dieu.

O Jésus, vous êtes mort pour nous sauver de la mort éternelle ; ne laissez pas périr tant d'âmes pour lesquelles votre précieux sang a coulé.

De la mort éternelle, Jésus, délivrez-nous !

XXXIII

A neglectu inspirationum tuarum,

Libera nos, Jesu.

De la négligence de vos inspirations,

Délivrez-nous, Jésus.

PRIÈRE bien grave, bien importante, que celle-là.

Ne permettez pas, ô Jésus, que nous négligions vos saintes inspirations.

La vie est un mystère connu de Dieu seul. Chaque homme en naissant porte le germe de sa propre mort ; ce germe, il l'ignore, mais il sait qu'il existe ; ce germe se développera suivant les influences du milieu, plus ou moins vite. On pourra essayer d'en retarder la fatale éclo-

sion ; elle aura lieu à l'heure que Dieu a prévue et marquée.

De même, dans les âmes, il est un germe de vie et un germe de mort ; Dieu daignes'employer par sa grâce à développer le premier qui vient de lui, à neutraliser le second qui résulte du péché d'origine. Lui seul sait où en est, dans telle âme, la balance de la vie et de la mort : mais nous sommes appelés à coopérer au travail salvifique qu'il poursuit en nous, et comment ? en répondant aux saintes inspirations de sa grâce.

Dans la vie intime de toute âme, il est des heures décisives, des moments solennels : de ces heures, de ces moments, dépend son sort éternel.

Jésus inspire, Jésus parle secrètement à l'âme qu'il veut sauver ; il lui demande un acte de bonne volonté, le consentement à un don généreux d'elle-même, l'acquiescement à une humiliation nécessaire, un sacrifice d'amour-propre ou de vanité.

L'âme est mise en demeure de se prononcer, elle est sollicitée par un attrait suave et puissant à se ranger du côté de la grâce : de son consentement plénier à l'inspiration qui la presse son salut peut très bien dépendre.

Si elle dit un *oui* généreux, elle est intérieurement affermie dans le bien ; récompensée par une infusion de joie intérieure, elle s'anime elle-même à marcher dans la voie du sacrifice ; et au bout de cette voie, qui est la voie étroite laquelle conduit à la vie, elle trouve Dieu, elle trouve le ciel.

Si elle dit *non* par mépris ou par une coupable indifférence, elle ne pèche pas mortellement sur l'heure ; mais, dans la mesure où elle a suivi la nature, elle a rejeté la grâce ; en s'attachant à son sens propre, elle a émoussé en elle-même le sens délicat des choses divines. Il y a à craindre que la grâce actuelle rejetée ne soit plus donnée sous la même forme, que la prochaine inspiration ne trouve l'âme plus insensible encore, que l'illusion du sens propre ne gagne peu à peu du terrain et n'enveloppe la conscience de ses obscurités, qu'à la faveur de ce crépuscule intérieur le diable ne tende des pièges plus dangereux.

Dieu, qui est riche en miséricordes, cherchera à ressaisir par d'autres prévenances de sa grâce l'âme qui se dérobe à lui. Heureuse l'âme, si, éclairée par le danger qu'elle court, elle ouvre enfin les yeux, et se rend docile aux inspi-

rations divines ! La mort ne consommera pas son œuvre en elle, car elle s'est ouverte aux influences qui vivifient.

Ah ! de la négligence de vos inspirations, comme du plus grand des malheurs, Seigneur Jésus, préservez-nous !

XXXIV

Per mysterium sanctæ incarnationis tuæ,

Libera nos, Jesu.

Par le mystère de votre sainte incarnation,

Délivrez-nous, Jésus.

APRÈS ces supplications, interviennent, dans l'ordre des litanies, des adjurations très touchantes adressées au Sauveur.

La première est générale : « Par le mystère de votre sainte incarnation, venez à notre délivrance, ô Jésus ! »

Un chrétien devrait tenir constamment devant ses yeux le mystère de la sainte incarnation, et en faire l'objet de sa méditation quotidienne. Que sont tous les événements de la terre à côté de cette descente d'un Dieu, qui en quelque manière quitte les hauteurs du ciel, qui se dépouille de l'éclat extérieur de sa divinité, pour

se faire homme passible et mortel, et devenir l'un de nous ? Il s'est anéanti lui-même, s'écrie l'Apôtre, *exinanivit semetipsum*. Toute l'histoire de l'humanité, dans ses profondeurs, se rattache à ce fait transcendant ; et les éternelles destinées de chaque membre de la famille humaine en dépendent.

« Le Verbe s'est fait chair ; » l'intellectualité pure, par l'intermédiaire d'une âme, s'est unie à une matière vile et corruptible. Le Fils de Dieu éternel s'est fait homme temporellement pour nous et pour notre salut. Il a pris nom Jésus qui veut dire Sauveur ; et il a réalisé en toute son étendue la vérité de ce nom. Tout en lui, pensées, affections, paroles, actions, souffrances, a été uniquement dirigé à l'œuvre de notre salut. Le Fils de Dieu fait homme a pensé en Jésus, aimé en Jésus, parlé en Jésus, agit en Jésus, souffert en Jésus. Son être, sa mission, sa vie ne font qu'une même chose.

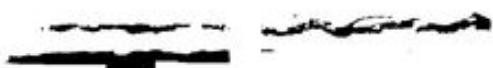
Jésus étant l'Homme-Dieu, il n'est rien en lui qui n'atteigne à des hauteurs surnaturelles. Vous reconnaissez, dans le tissu de son existence terrestre, tout ce qui tient à la vérité de la nature humaine : il naît d'une femme, il grandit, il s'assujettit au boire et au manger, comme aussi au

sommeil, il ressent la fatigue, il éprouve ces mouvements impétueux de la partie sensitive bons en eux-mêmes qu'on nomme les passions. Mais en tous ces phénomènes humains, outre le côté palpable, on trouve en Jésus le côté du mystère : car sa qualité de Fils de Dieu mettait dans ces choses communes un cachet transcendant.

Voilà pourquoi tous les états, actes, souffrances de la sainte Humanité du Sauveur sont qualifiés *mystères*. Mystère sa naissance, mystère sa prédication, mystères son agonie et sa mort, mystères surtout sa résurrection et son ascension.

Tous ces mystères sont aujourd'hui accomplis : mais, s'ils appartiennent au passé par leur production, ils demeurent présents par leur vertu immanente et leur efficacité toujours actuelle. Ce sont autant de foyers de grâces que Dieu allume au centre des âmes chrétiennes ; et ces grâces, par leur pénétration incessante dans toutes les sphères de notre activité, nous procurent peu à peu un entier renouvellement. Produits en Jésus, ces mystères se reproduisent en nous.

Notre devoir le plus fondamental est de correspondre, dans le renoncement à l'esprit du monde, le recueillement de la prière, la fidélité



à la grâce, à la graduelle pénétration de ces mystères.

Honorons-les par une foi vive, ayons pour eux une dévotion ardente, livrons-nous à leur divine efficacité ; et par leur vertu, supplions Jésus régnant du haut du ciel, qu'il ait pitié de nous et nous soit propice.

XXXV

**Per nativitatem tuam, Per infantiam tuam,
Libera nos, Jesu.**

*Par votre nativité, Par votre enfance,
Délivrez-nous, Jésus.*

JÉSUS est né d'une femme, mais vierge : c'est là le cachet divin, absolument unique, ineffablement beau et doux, imprimé sur sa naissance. Il naît au sein de la pauvreté la plus extrême, dans une étable ; il est déposé dans une crèche ; mais sa mère est une vierge, elle le conçoit virginalement, elle le met au monde virginalement, telle est la seule naissance qui convînt au Fils de Dieu.

Là-haut il est né d'un Père vierge, qui lui a donné intégralement, sans en rien perdre lui-même, la nature divine ; ici-bas il naît d'une



vierge, qui, tout en le mettant au monde, garde intacte sa virginale intégrité.

Cette naissance, toute de lumière, toute de nouveauté, est pour l'humanité tout entière un principe efficace d'illumination et de renouvellement. Le monde des âmes doit se réformer de tout en tout à l'image de ce Dieu né d'une vierge, amateur de la pureté ; de ce Dieu né dans une étable, amateur de la pauvreté et de la souffrance ; de ce Dieu apparaissant à des bergers avant que de se montrer à des rois, ami des petits et des humbles.

Le faste du monde est condamné, les richesses qu'il étale sont comptées pour rien, sa corruption trouve un remède. La femme a reconquis sa dignité par l'auréole de virginité qui l'entoure ; l'enfant est placé sous la protection d'un Dieu enfant ; la pauvreté est réhabilitée et consacrée comme une béatitude par un Dieu pauvre. Toutes les faiblesses sont devenues sacrées.

Mais surtout l'âme est renouvelée intérieurement, par une naissance à une vie supérieure, dans la dignité de sa condition première ; elle est initiée à l'adoption divine. Le Dieu fait homme rend les hommes enfants de Dieu. Ainsi

parlent les saints Pères ; ainsi parle l'Eglise dans sa liturgie.

Arrêtons nos regards sur ce Dieu nouveau-né, sur ce Dieu enfant. Quel charme conquérant, quelle grâce attirante en ce Dieu emprisonné dans des langes, en ce Jésus ! La croix est esquissée dans la crèche ; ici Jésus est emmaillotté par des bandelettes, là il est fixé par des clous ; des deux côtés, il est condamné à l'immobilité, à l'impuissance. On peut librement l'approcher, il ne se dérobera pas à notre importunité ; il nous est donné, livré par son Père céleste ; lui-même se donne et se livre. A Bethléem, sa langue même est liée, ses yeux s'ouvrent à peine ; mais son cœur bat d'amour pour nous.

Suivons Jésus dans les progrès de son enfance, grandissant en âge et faisant paraître de plus en plus sa sagesse, se tenant d'ailleurs dans la plus exacte obéissance vis-à-vis de Marie et de Joseph. Qui pourrait dépeindre les grâces, les amabilités de cette enfance de Jésus, source infinie de bénédictions pour les enfants, et spécialement pour les enfants baptisés ? Ah ! Jésus, gardez-les bien, ne permettez pas que le caractère de leur baptême perde en eux son efficacité



divine. N'oubliez-pas que pour nous vous êtes né, que pour nous vous avez été enfant.

Mais votre enfance n'est pas seulement une source de salut pour les enfants ; elle l'est pour tous les chrétiens. Vous l'avez dit vous-même à vos apôtres : « Si vous ne vous convertissez pas, en devenant semblables à de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux (*Mat. XVIII, 3*). » Or comment devenir semblables à de petits enfants, sinon en prenant la ressemblance de votre divine enfance, en étant comme vous simples et purs, doux et paisibles, abandonnés sans résistance à tous les vœux du Père céleste ?

O Jésus enfant, faites que nous devenions semblables à vous par l'humilité et la douceur ; et ainsi nous entrerons dans le royaume des cieux.

XXXVI

**Per divinissimam vitam tuam, Per labores tuos,
Libera nos, Jesu.**

*Par votre vie très divine, Par vos labeurs,
Délivrez-nous, Jésus.*

TOUTE la vie de Jésus en son intérieur fut très divine. Extérieurement, il était ce que nous sommes tous. Durant trente ans on le nomma tout uniment « le fils du charpentier » ou le « fils de Joseph ». On passait à côté de lui sans remarquer rien d'extraordinaire en cet adolescent, sinon la suavité de ses traits, la modestie de sa tenue et son extrême douceur.

Et toutefois ses actions les plus communes étaient animées des intentions les plus relevées ; la moindre avait un prix inestimable, un mérite infini. Aucune de ses actions, tant il était ap-

pliqué en toutes choses à faire la volonté de son Père, qui n'ait eu la valeur d'une oblation et d'un sacrifice.

La vie de Jésus fut tout entière de labeurs et d'angoisses. Il travailla dans l'atelier de Nazareth, avec saint Joseph, jusqu'à sa trentième année. La très grande partie de son existence terrestre s'écoula ainsi dans des travaux obscurs et pénibles, relevés par une obéissance de tous les instants qui sollicitait les ordres de Marie et de Joseph. On pourrait s'étonner que la très pure Vierge et son chaste époux aient pu prendre sur eux-mêmes de commander à Jésus ; mais l'attitude obéissante de Jésus exigeait pour ainsi dire le commandement. Il avait soif d'obéir ; il fallait condescendre à cette soif.

Oh ! que cette vie fut divine et adorable ! Et pour qu'elle devînt un enseignement qui porte coup, pour qu'elle fût une consolation à ces milliards de créatures humaines qui mangent au prix de leurs sueurs le pain de chaque jour, il fallait qu'elle se prolongeât ainsi des années et des années. Jésus voulut être ce qu'est l'humanité dans la presque totalité de ses membres ; son état social fut celui d'un humble travailleur.

Quelle était l'occupation intérieure de Jésus

en ces monotones journées de l'atelier ? Appliqué à son travail, il le sanctifiait en priant : sa grande âme, embrassant d'un regard toutes les âmes, épousait toutes leurs peines physiques et morales ; elle était dans un état de compassion souffrante, elle s'immolait silencieusement ; alors que ses mains travaillaient le bois, il se préparait à la croix.

Aux labeurs de la vie d'artisan succédèrent les labeurs de la vie évangélique : durant lesquels nous voyons Jésus qui, au soir des longues journées, tombe en une sorte de défaillance, pour avoir porté trop amoureusement le faix de nos langueurs et de nos infirmités ; qui s'arrête au bord du puits de Jacob, fatigué du chemin et éprouvé par la soif ; qui, après des prédications et des miracles, se retire la nuit pour prier sur les montagnes solitaires ; qui, enfin, errant de pays en pays, poursuivi et traqué par des ennemis acharnés à sa perte, n'a pas même une pierre où reposer sa tête.

Et durant trois années d'effrayant labeur, il est incompris même de ses apôtres et disciples ! Il ne recueille pas ce qu'il sème.

O labeurs de la vie apostolique de Jésus !

« Me cherchant, vous vous êtes assis, fatigué ;

« Vous m'avez racheté, mourant sur la croix :

« Qu'un si grand labeur ne soit pas inutile ! »

Par vos labeurs, ô Jésus, sanctifiez les labeurs et les peines de tant d'êtres humains. Mettez-y une vertu rédemptrice, écoulée de vos fatigues supportées pour nous avec tant d'amour.

XXXVII

**Per sanctissimæ eucharistiæ institutionem tuam,
Libera nos, Jesu.**

*Par votre institution de la très sainte eucharistie,
Délievrez-nous, Jésus (1).*

JÉSUS nous a été donné par le Père céleste :
filius datus est nobis.

Entrant avec une très humble soumission dans les vues de Celui qui l'a envoyé, il n'a eu d'autre désir que de se donner lui-même.

Il se donne à Bethléem, avec combien de charme ! Il se donne dans sa vie cachée, en ce qu'il y amasse un nombre incalculable de mérites pour les reverser sur nos âmes ; il se

(1) Cette invocation, ajoutée récemment par Pie X, a été déplacée pour la commodité des explications relatives aux mystères de Notre-Seigneur.

donne dans sa vie publique, appelant et attirant à lui les pécheurs avec des empressements et des peines ineffables ; il a continuellement en vue de se donner par un sacrifice total de lui-même, consommé sur l'autel de la croix, dans lequel il répandra son sang jusqu'à la dernière goutte.

Mais, avant d'offrir ce sacrifice de rédemption, avant d'aller à la mort, il se recueille, il médite un don de lui-même qui sera le dernier mot de l'amour ; il se renferme sous les espèces du pain et du vin, il se donne aux siens en nourriture et en breuvage ; et, par l'institution d'un sacerdoce nouveau, il étend ce don de lui-même à tous les temps et à tous les lieux, il le rend irrévocable.

Quelle conclusion divine d'une vie d'abnégation totale ! Comme il est vrai de dire que Jésus s'est dépossédé de lui-même en notre faveur ! Nous le tenons dans nos mains, nous le mangeons, nous le buvons ; il est notre pain quotidien, notre breuvage de tous les jours ; par cette manducation, nous nous incorporons à Jésus, nous devenons les membres de Jésus ; il se fait le principe de notre vie, il s'en rend la fin ; elle découle de lui, elle remonte à lui.

En se donnant à ses apôtres par l'institution de la divine eucharistie à la dernière cène, Jésus contractait l'engagement de souffrir et de mourir pour nous : car l'eucharistie est un mémorial de sa mort. Il institua ce mémorial de son vivant, mais pour être un signe commémoratif de sa mort et de sa mort sanglante. Par le fait même, il s'obligeait à mourir : sa mort seule pouvait donner toute sa force à la donation qu'il faisait de lui-même, et qui était son suprême testament ; car un testament, dit saint Paul, n'a de valeur que par la mort du testateur (*Heb. IX, 16, 17*).

Ainsi, par l'institution de l'eucharistie, Jésus se liait à mourir pour nous : quelle fut alors la flamme consumante de son amour, c'est ce que ne peut exprimer le langage humain. Avec son corps immolé pour nous, avec son sang répandu, il a mis dans la sainte eucharistie toute l'ardeur et la tendresse de la très excellente charité, qui l'a comme amoureusement contraint à s'offrir pour nous en sacrifice.

O Jésus qui, en prenant le pain et le vin dans vos mains saintes et vénérables, en prononçant sur ces aliments matériels les paroles toutes puissantes qui les ont changés en votre corps et

en votre sang, aviez toutes nos âmes présentes à vos yeux divins, et destiniez à chacune cette nourriture et ce breuvage : donnez-nous de goûter tellement la charité dont votre sacrement est imprégné, que nous soyons dans l'impuissance d'aimer tout autre bien que vous. Donnez-nous de répondre au don intégral que vous nous faites de vous-même par le don sans réserve de nous-mêmes. Tout à vous, ô Jésus, comme vous êtes tout à nous. C'est la formule de l'amour : « Mon bien-aimé est à moi, et moi je suis à lui. »

Par l'institution de la sainte eucharistie, nous vous en prions, Jésus, délivrez-nous !

XXXVIII

Per agoniam et passionem tuam,

Libera nos, Jesu.

Par votre agonie et votre passion,

Délivrez-nous, Jésus.

LE Sauveur avait institué la sainte eucharistie, avec un ineffable tressaillement de tout son cœur, dans un épanchement de tout lui-même. Cet épanchement s'est traduit, en accents d'une tendresse infinie, dans le discours après la cène.

Ayant quitté le Cénacle, il alla au jardin des Oliviers, et là il tomba en agonie.

Cette agonie le saisit peu à peu.

Tout d'abord Notre-Seigneur prédit le reniement de Pierre ; on sent que son âme est livrée à une secrète angoisse.

Arrivé au jardin lui-même, nous le contem-

plons pris de tristesse, accablé de chagrin, agité par l'épouvante, abreuvé de dégoût. Ces eaux amères se font jour jusqu'au fond de son âme. Il atteste qu'il est triste à en mourir.

Puis cette tristesse augmente jusqu'à produire une agonie même physique. Jésus est tombé à genoux ; cela ne suffit pas, il s'est prosterné la face contre terre ; il prie son Père que le calice de sa passion s'éloigne de lui ; sa prière est craintive, hésitante ; il n'obtient pas de réponse. Délaisse par son Père, abandonné par ses apôtres qu'il trouve endormis, il entre en agonie : une sueur de sang ruisselle de ses membres et mouille la terre autour de lui ; son âme poussée à bout fait effort pour s'échapper de son corps. Encore un peu, il va mourir. Le péché tout seul aura tué Jésus. Un ange accourt du ciel pour reconforter l'humanité mourante du Fils de Dieu.

En ce moment, Jésus s'est mis à notre place ; il a pris sur lui nos péchés, il porte en son âme sainte la honte et la confusion qui leur sont dues, il est écrasé par ce poids terrible comme sous un pressoir ; il succombe sous l'effrayante responsabilité qu'il a assumée vis-à-vis de son Père. C'est le péché, l'odieux et hideux péché

qui enlace pour ainsi dire et étreint l'âme très sainte, très délicate de Jésus.

Ici, c'est son cœur uniquement qui pâtit, en se fondant comme de la cire : à la passion de son cœur succède bientôt la passion de son corps, qui déroule une à une ses phases impitoyables, mélange de terribles tortures et de dérisions amères, assaut de souffrances et d'ignominies croissantes. Jésus est souffleté devant Caïphe qui le déclare digne de mort et le livre aux sarcasmes de ses valets ; il est soumis à la flagellation par Pilate qui le proclame innocent, et l'abandonne aux jeux cruels de ses soldats dans le couronnement d'épines ; il est exhibé au peuple qui réclame son supplice avec des cris forcenés ; enfin il est adjugé à la mort de la croix. Cependant son âme infiniment aimante est abreuvée d'inconcevables amertumes par l'abandon de ses apôtres, par le reniement de Pierre, par la triste fin de Judas, par la réprobation sauvage dont il est l'objet de la part de son peuple chéri, par la douleur enfin dont sa mère, avec saint Jean et Marie Madeleine, est accablée.

Telle est la passion de Jésus intérieure et extérieure : nous ne pouvons en comprendre toutes les douleurs concentrées dans une douleur im-

mense causée par le péché. Tout en nous avait servi au péché ; tout en Jésus souffre et pâtit, tout sert à notre rédemption.

Ah ! puisse cette rédemption avoir en nous son effet complet, en faisant disparaître de nos âmes et de nos corps toutes les souillures et traces du péché !

XXXIX

Per crucem et derelictionem tuam,

Per languores tuos,

Libera nos, Jesu.

Par votre croix et votre déréliction, Par vos langueurs,

Délivrez-nous, Jésus.

LA passion du Sauveur se termine à la croix, le plus terrible et le plus ignominieux des supplices.

Nous ne devons pas négliger son côté tragique, cette traction violente d'un corps humain ajusté sur deux pièces de bois, la fixation du corps au bois funeste par des clous qui traversent les mains et les pieds, sa suspension par de profondes blessures qui vont s'élargissant de plus en plus, l'écoulement du sang qui provoque une soif ardente. Bien loin de détourner nos regards

d'un tel spectacle, nous devons les arrêter longuement, douloureusement, sur Jésus élevé en croix, suspendu entre ciel et terre, comme un médiateur de souffrance qui éteint les feux de la justice divine, et nous réconcilie avec le Père.

Mais aussi n'oublions pas de considérer la croix par son côté mystérieux et fatidique. C'était un supplice infamant. « Maudit soit quiconque est suspendu au bois ! » avait proclamé Moïse (*Deut. XXI, 23*). Saint Paul commente ce texte (*Gal. III. 13*), en déclarant que Jésus s'est rendu pour nous un objet de malédiction, qu'attaché à la croix il a porté l'exécration de Dieu et des hommes.

Ce fut là la grande et comme infinie souffrance de Jésus notre victime : porter sur lui la malédiction due à nos péchés ; se sentir délaissé, rejeté, maudit, répétons ce mot terrible, par son Père céleste.

En cette torture, qui brisa son cœur, qui dépasse toute conception humaine, sa passion se consumma.

Comme Isaïe l'avait prédit (*L III, 10*), Dieu lui-même « voulut briser l'homme de douleur en son infirmité ». Le dernier coup qui acheva la céleste victime, devait, remarque Bossuet, partir

d'une main plus haute que la main de l'homme. L'acte suprême de la passion se concentra entre Jésus et son Père irrité.

De là cette plainte, montant des profondeurs de l'âme de Jésus : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Qui nous fera comprendre tout ce qui était renfermé d'amour souffrant, agonisant, en cette plainte ?

Il est à croire que le visage irrité du Père ne demeura pas affermi contre Jésus jusqu'au point de sa mort ; mais que peu à peu ce visage se détendit, se rassérêna, en considération de l'état effroyablement humilié du Sauveur ; et certainement le sein propice du Père était ouvert à son Fils, quand celui-ci y remit son âme avec un grand cri.

L'Eglise veut que nous nous remémorions les « langueurs » de Jésus. Par ce mot il faut entendre les tristesses, les amertumes, les désolations qui envahissaient son âme. Elles ne lui manquèrent jamais, même aux heures de sa vie les plus pacifiques. Au moment de sa passion, elle en fut comme submergée.

Réfléchissons à ceci : l'âme de Jésus si belle, si forte, si vigoureuse, atteinte de langueur et comme flétrie ; devenue semblable « au rejeton,

à la plante qui pousse péniblement dans une terre desséchée, *tanquam radix in terra silianti* ». Nos péchés lui infligeaient cette langueur ; à cause de nous, cette âme sainte se consumait, privée de la rosée de la divine complaisance.

Ah ! par vos langueurs, ô Jésus, guérissez nos langueurs ; rendez à nos âmes la vigueur que le péché leur enlève ; et donnez-leur la joie de votre salut.

XL

Per mortem et sepulturam tuam, Per resurrectionem tuam,

Libera nos, Jesu.

*Par votre mort et votre sépulture, Par votre résurrection,
Délivrez-nous, Jésus.*

JÉSUS était suspendu à la croix ; il devait y mourir.

Les Juifs lui criaient : « Si vous êtes le Fils de Dieu, descendez de votre croix, et nous croirons en vous. » Jésus ne chercha pas à descendre de la croix ; il y resta jusqu'à la mort par obéissance envers son Père ; il voulut y consommer son sacrifice.

Il mourut sous la pression des tourments, et en même temps par un acte volontaire et libre. Sa mort fut un holocauste offert à Dieu, qui a

la vertu de sanctifier la mort de toutes les créatures humaines. Croyons-le d'une foi ferme : Jésus en mourant a concentré toutes nos âmes dans la sienne, il a uni notre agonie à son agonie, notre mort à sa mort, il a fait de nous et de lui un même et unique sacrifice. En remettant son âme entre les mains de son père, il y a remis par avance toutes nos âmes.

Il est mort : et sa mort a surmonté victorieusement la double mort qui sévit sur le genre humain depuis le péché d'Adam, mort spirituelle résultant du péché, mort corporelle qui en est la suite. Dès maintenant la mort de Jésus arrache nos âmes à la mort du péché ; à la résurrection générale, la mort corporelle sera vaincue, et l'humanité se trouvera affranchie de la nécessité de mourir.

O mort salulaire de Jésus ! A la rupture en lui du lien vital, il sembla que tout se brisait dans la nature, elle fut troublée et bouleversée, le ciel retira sa lumière. Et cependant le lien entre Dieu et l'humanité était renoué : Dieu apaisé se penchait en père clément vers l'homme pardonné.

Pour montrer qu'il était bien définitivement apaisé, Dieu, qui dans sa justice avait livré son

Fils à la puissance temporaire des méchants, ne permit pas que des mains impies s'emparassent de son corps après sa mort. Ce précieux corps fut remis à des mains amies et pieuses, qui, le déposant dans un sépulcre neuf, le plongeant dans un bain d'aromates, lui donnèrent une sépulture de tout point honorable. Cependant sa sainte âme pénétrait dans les limbes en reine victorieuse, pour en délivrer tous les captifs et s'en faire un cortège.

Ainsi, dès la mort de Jésus, on voit poindre des commencements de triomphe. Le péché est vaincu, l'enfer a ses portes brisées. Le corps du Sauveur devait demeurer trois jours dans le tombeau, c'était la garantie nécessaire pour que sa mort apparût bien véritable ; mais au matin du troisième jour, son Père céleste se hâta de le ressusciter.

Cette résurrection nous est présentée comme une naissance nouvelle de Jésus. « Je t'ai engendré aujourd'hui » dit le Père à son Fils, quand par sa toute puissance il le ressuscite. Jésus avait pris de Marie sa mère une chair mortelle, semblable à celle des hommes pécheurs ; en sa résurrection, son Père le revêt d'une chair impassible et glorieuse, il ne veut plus qu'il ait rien

de commun avec les pécheurs, il lui confère un état de rayonnante sainteté.

Honorons cette sainte et bienheureuse résurrection. Par sa mort, Jésus nous arrache à la mort du péché ; par sa résurrection, il nous initie à une vie de grâce et de justice. Les deux mystères se complètent l'un par l'autre, et à eux deux ils produisent la régénération du chrétien qui suppose destruction du péché et infusion de la grâce sanctifiante. Le premier effet se rapporte, selon l'Apôtre, à la mort de Jésus, le second à sa résurrection. Nous sommes, quant à notre vie intérieure, dans une étroite dépendance de ces deux mystères.

Là où rien ne met obstacle à leur divine efficacité, la séparation d'avec le péché est rendue définitive ; l'âme se trouve affermie dans un état de justice, qui la met à l'abri d'un retour offensif du mal. De même que le Christ est ressuscité pour ne plus mourir, ainsi le chrétien ressuscite à la vie de la grâce pour ne la perdre jamais. Sans doute l'âme régénérée reste faillible, elle n'est pas garantie absolument contre toute rechute ; mais, si elle veille et si elle prie, elle trouve dans les mystères de Jésus la force pour résister victorieusement aux attrait du péché,

pour se maintenir et avancer dans la voie de la justice.

O Jésus, par votre mort, faites-nous mourir au péché entièrement et sans retour ; par votre résurrection, faites-nous vivre d'une vie de grâce qui aille en grandissant, de lumière en lumière, jusqu'au plein jour de l'éternité.

XLI

**Per ascensionem tuam, Per gaudia tua,
Per gloriam tuam,
Libera nos, Jesu.**

*Par votre ascension, Par vos joies,
Par votre gloire,
Délivrez-nous, Jésus.*

DÈS sa résurrection, Jésus fut environné de gloire, établi dans un état de sainteté déclarée, qui ne lui permettait plus de demeurer au milieu de créatures pécheresses. Il resta sur la terre miséricordieusement pendant quarante jours, pour confirmer la foi de ses apôtres et de ses disciples ; mais il ne leur accorda sa présence que par intermittence, et il ne l'accorda qu'à eux seuls : encore fallut-il qu'il purifiât leurs regards par la foi, pour qu'ils pussent jouir

à l'aise de la vue de son humanité glorifiée. D'ores et déjà Jésus était rentré dans le sein du Père, dans le secret de sa gloire ; sa conversation n'était plus parmi les mortels.

Les quarante jours écoulés, du haut de la montagne des Oliviers, après avoir béni tendrement ses chers disciples, Jésus quitta la terre et monta au ciel où son état glorieux devait librement s'épanouir.

Cette ascension est qualifiée « admirable » par l'Eglise et à bien juste titre. Un corps de chair entre au ciel, et y reçoit les adorations de toute la cour angélique. Jésus introduit dans le paradis l'armée des saints de l'ancien Testament. Le spectacle visible de son élévation est merveilleux pour les yeux des apôtres ; le spectacle invisible est plus merveilleux encore pour les yeux des anges.

L'ascension du Sauveur, tout comme sa passion et sa résurrection, a son opération propre en chaque âme chrétienne. Voyez l'enchaînement de ces divins mystères, qui sont commémorés ensemble au canon de la messe. L'âme meurt au péché par la mort de Jésus ; par sa résurrection, elle entre dans une vie de grâce ; par l'ascension, elle est soulevée jusqu'au ciel.

Mystiquement ressuscitée, elle ne doit plus avoir que des pensées et des désirs célestes ; le mystère de l'ascension les lui infuse ; désormais elle habitera au ciel, là où Jésus-Christ est assis à la droite du Père.

O bienheureuse élévation de l'âme chrétienne, qui, dans la mesure compatible avec la vie présente, participe aux joies de Jésus, et même, d'une certaine manière, à la gloire de Jésus !

Les joies de Jésus ! Bien que la vie de Jésus ici-bas ait été souffrante, essentiellement souffrante, il y a goûté des joies qui veulent être honorées ; joies très intérieures, qui parfois pourtant ont transpiré au dehors : la joie par exemple que lui versait à flots très doux l'amour de la Sainte Vierge et de saint Joseph, la joie que lui causa Madeleine pénitente, la Chananéenne si humble, le centurion si plein de foi. Ces joies dilatèrent, ou plutôt elles rafraîchirent son âme, que la nécessité de vivre parmi les pécheurs mettait dans un état qu'on pourrait dire violent.

Mais que furent ces joies au regard de la joie immense et comme infinie qui remplit maintenant l'humanité glorifiée de Jésus ? La béatitude en elle n'est plus limitée par la condition d'une vie souffrante ; elle n'est plus restreinte à la cime

de l'âme, à ses facultés supérieures ; elle s'épanouit en plénitude dans tout son être, et rejaillit dans ses facultés sensibles.

L'état de béatitude et de la gloire atteint en Jésus son expression la plus haute.

Nul ne peut comprendre ce qu'est la gloire dont Dieu jouit en lui-même, gloire qui ne peut être ni diminuée ni augmentée, gloire qui est tout ensemble paix inaltérable et expansion sublime. Cette gloire pénètre l'Humanité de Jésus, et par elle s'épanche sur la cité sainte. Les anges se voilent le visage de leurs ailes ; les saints tombent prosternés, en jetant leurs couronnes sur le seuil du trône. Le Thabor eut un simple reflet de cette gloire : elle éclate au ciel comme un soleil en son midi.

O gloire méritée par tant d'humiliations, acquise par les ignominies de la croix !

O Jésus, faites, nous vous en supplions, que toutes nos joies découlent de vos joies, et que la seule pensée de votre gloire nous détourne à tout jamais des vanités de la terre !

CONCLUSION DES LITANIES

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde,

Epargnez-nous, Jésus,

Exaucez-nous, Jésus,

Ayez pitié de nous, Jésus !

CETTE mention de l'Agneau de Dieu, qui est né de Marie la blanche brebis, et qui se nomme Jésus, est toujours émouvante. Elle évoque la pensée du sacrifice, soit passion sanglante, soit oblation non sanglante. Elle nous rappelle l'ineffable vision de saint Jean, qui voit le ciel entr'ouvert, et, au milieu de l'assemblée des saints, l'Agneau debout dans l'attitude de l'immolation, victime vivante sous une apparence de mort : toutes les louanges et adorations de la cité sainte montent vers cet Agneau, et par lui vers le Père ; nos supplications aussi s'adressent à lui, afin de nous obtenir toute miséricorde, toute délivrance.

Suivent des prières, également adressées à l'Agneau, qui méritent d'être considérées attentivement et pieusement méditées.

« Seigneur Jésus-Christ, qui avez dit : Demandez et vous recevrez ; cherchez et vous trouverez ; frappez et on vous ouvrira : nous vous en prions, accordez-nous, sur notre demande, l'affection de votre très divin amour, afin que, vous aimant de tout notre cœur, de bouche et d'œuvre, nous ne cessions jamais de vous louer.

« Faites-nous, ô Seigneur, avoir pour toujours la crainte et l'amour de votre très saint Nom ; parce que vous ne privez jamais des soins de votre Providence ceux que vous établissez dans la solidité de votre dilection. »

Trop souvent la prière n'atteint pas son but, parce qu'elle vise un bien illusoire ou nuisible ; elle ne saurait être frustrée de son effet, quand elle implore la grâce d'aimer, d'aimer en toute sincérité et vérité, et de produire des œuvres saintes en témoignage de véritable amour. Celui qui aime ainsi ne cessera jamais de louer Dieu. Il cherche Dieu uniquement, il le trouvera infailliblement, il le louera éternellement. Il lui faudra sans doute frapper à la porte de la patrie céleste avec une humble et pieuse insis-

tance : mais il lui sera ouvert, et il entrera dans la joie de son Seigneur.

En attendant cet heureux jour, qu'il s'entretienne dans la crainte et l'amour du saint Nom de Jésus ! Ici-bas, nous vivons de la douceur du saint Nom de Jésus ; là-haut, nous vivrons de la présence de Jésus. Ici-bas, l'amour ne va pas sans une crainte préservatrice ; là-haut, il s'épanouit sans crainte, et toutefois il est accompagné de cette crainte révérentielle qui persiste dans les siècles des siècles. Demandons la crainte et l'amour du saint Nom de Jésus : si la sainte dilection s'établit solidement dans nos cœurs, Dieu nous couvrira des ailes de sa providence, il conduira notre âme au terme bienheureux où elle aspire.

· Adressons à Jésus, et spécialement à son très saint Cœur une dernière prière :

« Donnez-nous, Seigneur Jésus, d'être revêtus des vertus et enflammés des affections de votre très saint Cœur : afin que nous méritions d'être conformes à l'image de votre bonté et participants à votre rédemption. Vous qui vivez et réglez dans les siècles des siècles. »

Jésus, selon saint Paul, est le vêtement du chrétien, mais vêtement qui implique rénovation

intime de l'âme. Celle-ci n'est revêtue de Jésus-Christ, qu'autant qu'elle s'imprègne des vertus et s'enflamme des affections de son très saint Cœur. Les vertus du Sacré-Cœur sont la douceur et l'humilité ; ses affections sont toutes de charité très ardente pour son Père céleste et pour les hommes ses frères. Sommes-nous doux et humbles, aimons-nous comme Jésus aime, nous prenons son empreinte, nous reproduisons l'image de sa bonté, nous participons à toutes les grâces et richesses de sa rédemption.

C'est ainsi revêtus, qu'il faut aller au Père par Jésus. Le Père se penchera vers nous, il reconnaîtra en nous l'image de son Fils bien-aimé, il nous adoptera comme ses enfants, il étendra sur nous ses divines complaisances, il nous donnera part à son royaume.

Par Jésus, allons au Père !

Jésus, ayez pitié de nous !

Délivrez-nous de tout mal, ô Jésus, par l'intime communication de vos mystères ! Ainsi soit-il !



TABLE DES MATIÈRES

Les Litanies du Saint-Nom de Jésus.	v
La connaissance de Jésus-Christ.	i
Jésus, Fils du Dieu vivant.	5
Jésus, { splendeur du Père, { blancheur de la lumière éternelle	9
Jésus, roi de gloire	13
Jésus, soleil de justice	17
Jésus, fils de la Vierge Marie	21
Jésus, aimable.	25
Jésus, { admirable, { Dieu fort.	29
Jésus, père du siècle à venir.	33
Jésus, ange du grand conseil	37
Jésus, { très puissant, { très patient.	41
Jésus, { très obéissant, { doux et humble de cœur.	45
Jésus, amateur de la chasteté	49
Jésus, notre ami.	53
Jésus, { Dieu de la paix, { auteur de la vie	56

Jésus, modèle des vertus.	60
Jésus, plein de zèle pour les âmes. . . .	64
Jésus, { notre Dieu, notre refuge	68
Jésus, { père des pauvres, trésor des fidèles.	72
Jésus, bon pasteur	76
Jésus, vraie lumière.	80
Jésus, sagesse éternelle	84
Jésus, bonté infinie	88
Jésus, notre voie et notre vie	92
Jésus, joie des anges.	96
Jésus, { roi des patriarches, maître des apôtres, docteur des évangélistes.	100
Jésus, { force des martyrs, lumière des confesseurs, pureté des vierges.	103
Jésus, couronne de tous les saints. . . .	106
Soyez-nous propice, { épargnez-nous, Jésus, exaucez-nous, Jésus.	110
De tout mal, { délivrez-nous, Jésus	114
De tout péché, { délivrez-nous, Jésus	117
De votre colère, délivrez-nous, Jésus . . .	117
Des embûches du diable, { déliv.-nous, Jésus. . . .	120
De l'esprit de fornication, { déliv.-nous, Jésus. . . .	124
De la mort éternelle, délivrez-nous, Jésus. .	124
De la négligence de vos inspirations, d.-n., J.	128
Par le mystère de votre sainte incarnation, d.-n., J.	132

Par votre nativité, } Par votre enfance, }	délivrez-nous, Jésus . . .	136
Par votre vie très divine, } Par vos labeurs, }	délivr.-nous, Jésus	140
Par votre institution de la très sainte Eucharis- tie, délivrez-nous, Jésus		144
Par votre agonie et votre passion, dél.-n., Jés.		148
Par votre croix et votre déréliction, } Par vos langueurs, }	d.-n., Jés.	152
Par votre mort et votre sépulture, } Par votre résurrection, }	d.-n., Jés.	156
Par votre ascension, } Par vos joies, }	délivrez-nous, Jésus. . .	161
Par votre gloire,		
Conclusion des Litanies.		165





MÊME LIBRAIRIE

**La Dévotion
au Sacré-Cœur de Jésus**

DOCTRINE — HISTOIRE

Par J. V. BAINVEL

PROFESSEUR DE THÉOLOGIE A L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

1 vol. in-16 double couronne..... 3 fr. 50

V I E

DE LA

Bienheureuse Marguerite - Marie

D'APRÈS LES MANUSCRITS ET LES DOCUMENTS ORIGINAUX

Par AUGUSTE HAMON

DOCTEUR ÈS-LETTRES, LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

1 vol. grand in-8, orné de 5 gravures hors texte (3
dessins à la plume, 1 gravure, 1 fac-similé d'un
autographe de la Bienheureuse Marguerite-Marie),
600 pages..... 7 fr. 50

Traduit par le même auteur :

Le Cœur de Jésus, idéal des Cœurs

PRÉSENTÉ A L'AMOUR DE TOUS

Par le R. P. GASPARD DRUŽBICKI

In-32 de 64 pages, relié..... 1 fr.

Sœur Marie du divin Cœur

Née DROSTE ZU VISCHÉCHERING, religieuse du Bon-Pasteur

Par l'abbé LOUIS CHASLE

AUMÔNIER AU BON-PASTEUR D'ANGERS

Septième mille. 1 vol. gr. in-18 jésus, avec portrait et
gravures..... 4 fr.

LE SACRÉ-CŒUR MÉDITÉ

Par UNE RELIGIEUSE

des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie

1 vol. in-18 raisin..... 2 fr. 50

Paris. — DEVALOIS, 144 av. du Maine (11 dans le passage).